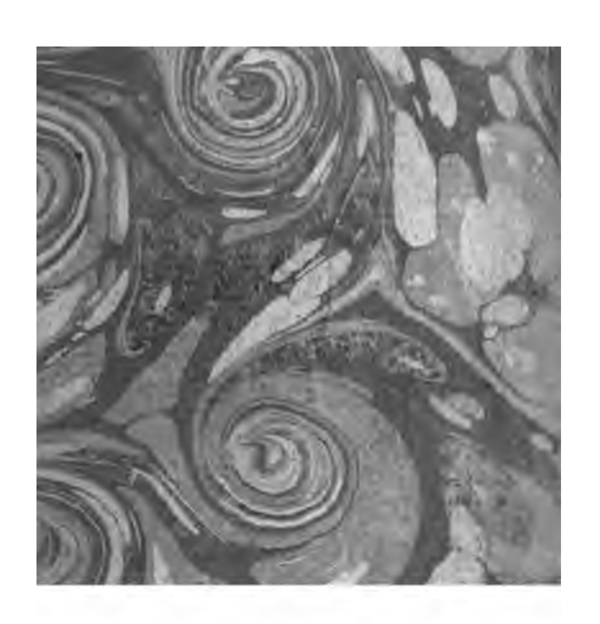
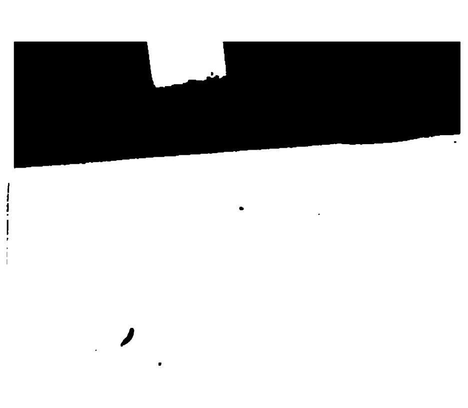






[illegible]



# COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

---

*TOME TROISIEME.*

---

# COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME TROISIEME.

Contenant la I^e. Partie de *Julie ou de la Nouvelle Héloïse.*



A GENEVE.

*M. DCC. LXXXII.*

# A NOUVELLE
# ÉLOISE,
O U
# ETTRES
# DEUX AMANS,
TANS d'une petite Ville au pied des Alpes ;

UEILLIES ET PUBLIÉES
r J. J. ROUSSEAU.

---

TOME PREMIER.

---

conobbe il mondo, mentre l'ebbe: Conobill'
' a pianger qui rimasi.

PETRARC.

---

*Le monde la posséda sans la connoître &*
*'e l'ai connue je reste ici-bas à la pleurer.*

# JULIE,

*OU*

# LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME PREMIER.

# LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

## OU

# *LETTRES* DE DEUX AMANS,

*Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;*

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR *J. J. ROUSSEAU.*

---

TOME PREMIER.

---

*GENEVE.*

M. DCC. LXXX.



# PRÉFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je dûſſe les jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé moi-même à ce Livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'eſt ſurement une fiction pour vous.

Tout honnête-homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce

Recueil, non pour me l'appro-
prier, mais pour en répondre. S'i
y a du mal, qu'on me l'impute ;
s'il y a du bien, je n'entends poin
m'en faire honneur. Si le Livre eſt
mauvais, j'en ſuis plus obligé de
le reconnoître : je ne veux pas
paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je
déclare qu'ayant été pluſieurs fois
dans le pays des deux Amans, je
n'y ai jamais ouï parler du Baron
d'Etange, ni de ſa fille, ni de M.
d'Orbe, ni de Milord Edouard
Bomſton, ni de M. de Wolmar.
J'avertis encore que la topographie
eſt groſſierement altérée en plu-
ſieurs endroits ; ſoit pour mieux
donner le change au Lecteur ; ſoit
qu'en effet l'Auteur n'en ſçut pas

davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de Lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matiere alarmera les gens ſéveres, tous les ſentimens ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes : il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi ſeul : mais à coup ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces Lettres, doit s'armer de

patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes ampoulés ; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes, mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui dans leurs imaginations romaneſques, prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe ? Ce Recueil, avec ſon gothique ton, convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déré-

glée, ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on ſçût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre ; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire : elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere, en parcourant ce Recueil, ſe rebute aux premieres parties, jette le Livre avec colere, & s'indigne contre l'Editeur ; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice ; à ſa place, j'en

aurois pu faire autant. Que
après l'avoir lu tout entier, q
qu'un m'osoit blâmer de l'a
publié ; qu'il le dise, s'il veut
toute la terre, mais qu'il ne vie
pas me le dire : je sens que je
pourrois de ma vie estimer
homme-là.



## *AVERTISSEMENT*

### Sur la Préface suivante.

L*A forme & la longueur de ce Dialogue, ou Entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du Recueil des premieres Editions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait son effet avant d'en discuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.*

# SECONDE PRÉFACE

*DE LA*

## NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends: vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire.

Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction ?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait ?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étranger que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de gens ; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

N. Préciſément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis : ma Julie......

N. Oh ! ſi elle avoit exiſté !

R. Hé bien ?

N. Mais ſurement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de si maussade; ces Lettres ne sont point des Lettres; ce Roman n'est point un Roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois..... Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi? Savez-vous jusqu'où les hommes different les uns des autres? Combien les caracteres sont opposés? Combien les mœurs, les préjugés varient selon les tems,

les lieux, les âges? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire : Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà.

N. Avec ce beau raiſonnement, les Monſtres inouis, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute eſpece ; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la Nature : tout feroit défiguré : nous n'aurions plus de modele commun. Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpece. Que diriez-vous de ceux

qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise ?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'Homme ?

R. Ni traits, ni taille ? Etes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours ; un vieux

Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion un Anglois généreux & brave toujours passionné par sagesse toujours raisonnant sans raison.....

N. Un mari débonnaire & hospitalier, empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme......

R. Je vous renvoie à l'inscription de l'Estampe (*).

N. *Les belles ames?*....... Le beau mot!

R. O Philosophie! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

(*) Voyez la septieme Estampe.

N. L'eſprit romaneſque les agrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? Qu'en dites-vous ? .... Et cette converſion ſubite au Temple ? ..... la Grace, ſans doute ? ....

R. Monſieur......

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans ; qui meurt ſans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée ! ..... Oh ! .....

R. Monſieur......

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant

homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop ; rien d'inopiné ; point de coup de Théâtre. Tout eſt prévu long-tems d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres. . . . . .

N. Qui ne sont point des Let-
es ; je crois l'avoir dit aussi.
uel style épistolaire ! Qu'il est
uindé ! Que d'exclamations ! Que
l'apprêts ! Quelle emphase pour
ne dire que des choses communes !
Quels grands mots pour de petits
raisonnemens ! Rarement du sens,
de la justesse ; jamais ni finesse, ni
force, ni profondeur. Une diction
toujours dans les nues, & des pen-
sées qui rampent toujours. Si vos
personnages sont dans la Nature,
avouez que leur style est peu na-
turel ?

R. Je conviens que dans le point
de vue où vous êtes, il doit vous
paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le Public

le verra d'un autre œil ; & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous replique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les Livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un ca-

ractere assez bien marqué ; nulle observation solide ; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux seuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que

dans le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout ; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premierement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſen-

timens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes Villes, l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

ces ſortes de beautés & les mépriſent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, ſi les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être; & comme il rend tous ſes ſentimens en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite; ſon éloquence eſt dans ſon déſordre; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier

nier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'Amour, l'enthouſiaſme de l'Amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle

épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes

gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire ; & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer ; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à

épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non: voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes

gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire; & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à

leurs folles idées, eſt-e
amuſante que tout l'eſ
pourroient étaler ? Ils 
tout; ils ſe trompent ſu
ne font rien connoître
mais en ſe faiſant conn
ſe font aimer : leurs erre
mieux que le ſavoir d
leurs cœurs honnêtes p
tout, juſques dans leu
les préjugés de la vertu
confiante & toujours tr
ne les entend, rien n
pond, tout les détrom
refuſent aux vérités déc
tès : ne trouvant null
qu'ils ſentent, ils ſe re
eux-mêmes; ils ſe dét
reſte de l'Univers; & 
tr'eux un petit monde di

nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge : la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais

cela même est un sujet de critique : la fin du Recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible ; on diroit que ce sont deux Livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre ; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier ; enfin le Lecteur indigné se rebute & quitte le Livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense, au contraire, que la fin de ce Recueil seroit superflue aux Lecteurs rebutés du commen-

cement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi, ceux qui n'acheveront pas le Livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue, que les remedes mal déguisés.

*Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi*
*Di soave licor gl'orli del vaso;*
*Succhi amari ingannato in tanto ei beve*
*E dall' inganno suo vita riceve.*

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore; ils suceront les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs Lettres n'intéressent pas tout

d'un coup; mais peu-à-peu elles attachent; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la facilité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence; le sentiment y est; il se communique au cœur par degrés, &, lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose.

N. Non, je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'Auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui

vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un solitaire peut les goûter; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce Manuscrit, songez que le Public n'est pas composé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, seroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon, votre Edouard pour un Don Quichotte, vos Caillettes pour deux Astrées, & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amusent gueres: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire six volumes de visions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premierement, parce que la multitude des Livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les Livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent

les maximes du monde, ils ſont ſuperflus; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa premiere ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet eſſai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort, on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des Livres comme un babil de gens oiſifs. Plus on s'éloigne

des affaires, des grandes Villes, des nombreuſes ſociétés, plus les obſtacles diminuent. Il eſt un terme où ces obſtacles ceſſent d'être invincibles, & c'eſt alors que les Livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit iſolé, comme on ne ſe hâte pas de lire pour faire parade de ſes lectures, on les varie moins, on les médite davantage ; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la ſolitude auſſi bien que du grand monde, force de recourir aux livres amuſans, ſeule reſſource de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les Provinces qu'à

[redacted]



Paris, on en lit plus dans les Campagnes que dans les Villes, & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au Campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable ; les gens du bel air, les femmes à la mode ; les Grands, les Militaires ; voilà les Acteurs de tous vos Romans. Le rafinement du goût des Villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurien-

ne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs, passe pour grossiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de

la Ville ſont dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur Village, abandonnent leur vieux château, qui, bientôt devient maſure, & vont dans la Capitale, où, le pere avec ſa Croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient Valet, ou Chevalier d'induſtrie; la mere établit un brelan; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infame, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les

grandes Villes ; selon eux fuir Paris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux ; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les pieces de Théâtre, tout tire sur les Provinciaux ; tout tourne en dérision la simplicité des moeurs rustiques ; tout prêche les manieres & les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Pa-

ris de jour en jour? Ainsi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert; ainsi, pour faire briller les Capitales, se dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier: *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours; le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier

ſottement : … ffiers qu'ils ne faire aimer l'e… t régner du à l'être. … licateſſe ; N. Un moment : … it ſe re- leine. J'aime les vues uti… mille, vous ai ſi bien ſuivi dans ce… pre que je crois pouvoir pérorer p… vie vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs Auteurs ſe propoſent ; éloigner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la Nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantaiſies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais

plaiſirs ; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la Nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les Livres ; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître ; que ces plaiſirs ſont moins in-

ſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicateſſe ; qu'un homme qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille, & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens des Villes ; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maîtreſſes ; qu'enfin les plus doux ſentimens du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus ? Eſt-ce bien cela ?

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fierement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un Livre destiné pour les Solitaires, est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux esprits de Province ; & moi je parle des vrais Campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir :

guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les Livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des Campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de

sociétés, ils emploient la soirée à lire au coin de leur feu les Livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel esprit; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire; les Livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas: on en feroit en vain pour leur usage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des

mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce Livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce Recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de

l'union conjugale, même privé de celui de l'Amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse ? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la Nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien.

Les maris, les femmes, les meres de famille ....... Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de Livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le sont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger les Livres : si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (*), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres, c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au

délit, & les autres qu'au ſcandale Il ne s'agit que d'être à l'abri de preuves; le crime eſt compté pou rien (*).

R. A l'enviſager par ſes ſuites on n'en jugeroit pas ainſi. Mai ſoyons juſtes envers les femmes la cauſe de leur déſordre eſt moin en elles que dans nos mauvaiſe inſtitutions.

Depuis que tous les ſentimen de la Nature ſont étouffés par l'ex trême inégalité, c'eſt de l'iniqu deſpotiſme des peres que viennen les vices & les malheurs des en fans; c'eſt dans des nœuds forcé

(*) *Talis eſt via mulieris adulteræ quæ com dit, & tergens os ſuum dicit : non ſum operat malum.* Proverb. XXX. 20.

& mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un déſordre dont elles ſont gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des Livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'est pas servile ; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des tems d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains ? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces Lettres, je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur Livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*)...

R. Vous êtes preſſant ; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere Cenſeur des ſpectacles, les ſitua-

(*) Voyez la Lettre de M. d'Alembert ſur les Spectacles, p. 81, premiere édition.

tions vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce Recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcene de Théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (*) & du cabinet de toilette ? Reliſez la Lettre ſur les Spectacles ; reliſez ce Recueil.... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes...... Que voulez-vous qu'on penſe ?

R. Je veux, Monſieur, qu'un Critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la Préface de Narciſſe, vous y

(*) On prononce *Claran*.

verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous.....

N. Je me rappelle deux passages (*)..... Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain ! O ! que ne suis-je né dans un siecle où je dusse jetter ce Recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais jusqu'à certain point,

(*) Préface de Narcisse, pag 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, p. 223, 224.

vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins ; car à qui ſerviroit-elle de modele ? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer ; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philosophie a proscrite. Quoique vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour des filles qui ne doivent point vous lire, & sévere pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, si vous

avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret ; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un Livre utile, à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer ?

R. De l'avouer, Monſieur ? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public ? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître ? Je ſuis l'Editeur de ce Livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez ? Vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom ?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom ? *Jean-Jaques* ROUSSEAU, en toutes lettres ?

R. *Jean-Jaques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas ! Que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier ; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le Livre mauvais en lui-même, c'eſt une

raiſon de plus pour y mettre mo
nom. Je ne veux pas paſſer poi
meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cet
réponſe ?

R. Oui, dans des tems où il n'e
poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les ou
bliez-vous ?

R. La Nature les fit, vos inſt
tutions les gâtent.

N. A la tête d'un Livre d'a
mour on lira ces mots : *Par J.
Rouſſeau, Citoyen de Geneve !*

R. *Citoyen de Geneve ?* Non p
cela. Je ne profane point le no
de ma patrie ; je ne le mets qu'au

écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur; & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un Livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela, du moins, sera dans votre caractere. Mais à propos mettrez-vous aussi votre devise à ce Livre ?

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaisanterie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma de-

vise à ce Livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le soin d'excuser un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfere la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible, est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si

ous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité ?

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût ſe trompent-ils ſur la plume des Auteurs ? Comment oſez-vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre ?

N. Je la réſoudrois bien pour quelques Lettres ; elles ſont cer-

tainement de vous ; mais je
vous reconnois plus dans les a
tres, & je doute qu'on se pui
contrefaire à ce point. La Natu
qui n'a pas peur qu'on la méco
noisse, change souvent d'appar
ce, & souvent l'art se décele
voulant être plus naturel qu'ell
c'est le Grogneur de la Fable q
rend la voix de l'animal mieux q
l'animal même. Ce Recueil
plein de choses d'une mal-adre
que le dernier barbouilleur e
évitée. Les déclamations, les r
pétitions, les contradictions, l
éternelles rabâcheries ; où e
l'homme capable de mieux fair
qui pourroit se résoudre à faire
mal ? Où est celui qui auroit lais
la choquante proposition que

ſou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire : Il faut marquer avec ſoin les caractères ; il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

*J'obſerve* que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caractères, & que les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manières de penſer, de ſentir & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchante-

reſſe ; tout ce qui l'approche d
lui reſſembler ; tout doit deve
Julie autour d'elle ; tous ſes an
ne doivent avoir qu'un ton ; m
ces choſes ſe ſentent, & ne s'in
ginent pas. Quand elles s'ima
neroient, l'Inventeur n'oſeroit
mettre en pratique. Il ne lui fa
que des traits qui frappent la m
titude ; ce qui redevient ſimple
force de fineſſe, ne lui convie
plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau
la vérité ; c'eſt-là qu'un œil atte
tif cherche & retrouve la Natu

R. Hé bien, vous conclu
donc ?

N. Je ne conclus pas ; je dout
& je ne ſaurois vous dire co
bien ce doute m'a tourmenté d

ra

sant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont existé, & je relis ce Recueil tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh ! qu'importe qu'elles aient existé ? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus ? Elles furent donc ?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles ſont ce que vous le forcez d'être, pour ne point m trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez bea faire, on vous devinera malgr vous. Ne voyez-vous pas qu votre épigraphe ſeule dit tout?

R. Je vois qu'elle ne dit rie ſur le fait en queſtion : car qu peut ſavoir ſi j'ai trouvé cett épigraphe dans le manuſcrit, o ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe? Qu peut dire, ſi je ne ſuis point dan le même doute où vous êtes? S tout cet air de myſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſu ce que vous voulez ſavoir?

N. Mais enfin, vous connoiſſez

les lieux? Vous avez été à Vevai, dans le pays de Vaud?

R. Plusieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres des transpositions de lieux & des erreurs de topographie; soit que l'Auteur

LETTRES

l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piége. Laiſſez les choſes comme elles ſont.

*Fin de la Préface.*

cation d'une fille qu'elle adore. Fier,
mon tour, d'orner de quelques fleurs u
ſi beau naturel, j'oſai me charger de c
dangereux ſoin ſans en prévoir le péril
ou du moins ſans le redouter. Je ne voı
dirai point que je commence à payer l
prix de ma témérité : j'eſpere que je n
m'oublierai jamais juſqu'à vous ten
des diſcours qu'il ne vous convient pa
d'entendre, & manquer au reſpect qu
je dois à vos mœurs, encore plus qu'
votre naiſſance & à vos charmes. Si
ſouffre, j'ai du moins la conſolation d
ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'u
bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jour
& je m'apperçois que ſans y ſonger voı
aggravez innocemment des maux qu
vous ne pouvez plaindre, & que voı
devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le par
que dicte en pareil cas la prudence a
défaut de l'eſpoir; & je me ſerois efforc
de le prendre, ſi je pouvois accorder e
cette occaſion la prudence avec l'hor
nêteté; mais comment me retirer de
cemment d'une maiſon dont la ma
treſſe elle-même m'a offert l'entrée, o
elle m'accable de bontés, où elle m
croit de quelque utilité à ce qu'elle
de plus cher au monde? Comment fru

crettes. Vos yeux deviennent ſombres, réveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent ſur moi, vos vives couleurs ſe fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, fera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un

cation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir; & je me ſerois efforcé de le prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment fruſ-

ſou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire : Il faut marquer avec ſoin les caracteres ; il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

*J'obſerve* que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchante-

union touchante d'une ſenſibilité ſi vive & d'une inaltérable douceur ; c'eſt cette pitié ſi tendre à tous les maux d'autrui ; c'eſt cet eſprit juſte & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens bien plus que ceux de la perſonne, que j'adore en vous. Je conſens qu'on puiſſe vous imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme ; non, Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'oſe me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrete entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de ſentir & de voir, & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent ; quelques ſoupirs nous échappent en même-tems ; quelques larmes furtives....... ô Julie ! ſi cet accord venoit de plus loin..... ſi le

aí juré qu'il ne fortiroit de mon
qu'avec la vie ! La tienne en dan-
ne l'arrache, il m'échappe, &
meur eft perdu. Hélas ! j'ai trop
parole, eft-il une mort plus cruelle
de furvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un fi
ible filence ? Ou plutôt n'ai-je pas
là tout dit, & ne m'as-tu pas trop
tendue ? Ah ! tu en as trop vu pour
: pas deviner le refte ! Entraînée par
egrés dans les piéges d'un vil féduc-
eur, je vois, fans pouvoir m'arrêter,
'horrible précipice où je cours. Hom-
me artificieux ! c'eft bien plus mon
amour que le tien qui fait ton audace.
Tu vois l'égarement de mon cœur, tu
t'en prévaux pour me perdre, & quand
tu me rends méprifable, le pire de
mes maux eft d'être forcée à te mépri-
fer. Ah ! malheureux ! je t'eftimois, &
tu me déshonores ! crois-moi, fi ton
cœur étoit fait pour jouir en paix de
ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le fais, tes remords en augmen-
teront ? je n'avois point dans l'ame des
inclinations vicieufes. La modeftie &
l'honnêteté m'étoient chéres ; j'aimois
à les nourrir dans une vie fimple & la-
borieufe. Que m'ont fervi des foins que

Vous le dirai-je ſans détour ? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer : vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ! ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine ſe poſe-t-elle ſur la mienne, qu'un treſſaillement me ſaiſit ; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire : je ne vois, je ne ſens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout à coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il faloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux

ames bien nées, peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eſtime, de légers changemens dans votre conduite rendront ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement & ſon ſilence & ſes maux : ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranſport indiſcret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon ſort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un eſpoir téméraire, & ſi vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

---

## LETTRE II.

### A JULIE.

QUE je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere lettre! Au

lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir,

*E poi ch'amor di me vi fece accorta*
*Fur i biondi capilli allor velati,*
*E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto.* (*a*).

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévere dans le particulier, & votre ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eſt cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur

---

(*a*) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux, & recueillites en vous même vos doux regards. *Metaſt.*

le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiſer dire que je m'abuſois moi-même ? Faut-il proteſter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? .... Moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je ſois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne ſerai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le déſavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me conſume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins diſpoſer de mon ſort ; dites quelle eſt votre volonté. Quoique vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel ? je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre

préſence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir? ah ! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obeirois-je en cela même s'il m'étoit poſſible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'oſent fléchir ; la parole expire ſur mes levres, & mon ame ne trouve aucune aſſurance contre la frayeur de vous irriter.

Eſt-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur ſent trop combien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert, & ſans ſavoir quel ſera mon deſtin, je flotte dans un doute inſupportable entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'eſpere rien, je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter

moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

---

## LETTRE III.

### A JULIE.

Ne vous impatientez pas, Mademoiselle ; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible : mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations se-

crètes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent sur moi, vos vives couleurs se fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une tristesse mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, sera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'eussent produit un

effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede, & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu,

& qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

---

## BILLET

### DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu vôtre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez reſter.

### RÉPONSE.

JE me ſuis tû long-tems, vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

---

## II. BILLET.

### DE JULIE.

NON, Monſieur; après ce que vous avez paru ſentir : après ce que vous

m'avez oſé dire ; un homme tel que vous avez feint d'être ne part point ; il fait plus.

RÉPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une paſſion modérée, dans un cœur au déſeſpoir. Demain vous ſerez contente, & quoi que vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

---

## III. BILLET

### DE JULIE.

Insensé ! ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

---

## LETTRE IV.

### DE JULIE.

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé ! Combien de

fois j'ai juré qu'il ne fortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache, il m'échappe, & l'honneur eft perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole, eft-il une mort plus cruelle que de furvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un fi pénible filence ? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le refte ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil féducteur, je vois, fans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eft bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends méprifable, le pire de mes maux eft d'être forcée à te méprifer. Ah ! malheureux ! je t'eftimois, & tu me déshonores ! crois-moi, fi ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le fais, tes remords en augmenteront ? je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieufes. La modeftie & l'honnêteté m'étoient chéres ; j'aimois à les nourrir dans une vie fimple & laborieufe. Que m'ont fervi des foins que

le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature

entiere ſemble être ta complice, tous mes efforts ſont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu réſiſter dans toute ſa force, céderoit-il maintenant à demi? Comment ce cœur, qui ne ſait rien diſſimuler, te cacheroit-il le reſte de ſa foibleſſe? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne faloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me ſens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre auſſi malheureuſe qu'il te plaira.

Tel eſt l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenſeur contre toi. Je pouvois, je le ſais, différer cet aveu de mon déſeſpoir; je pouvois quelques tems déguiſer ma honte, & céder par degrés pour m'en impoſer à moi-même. Vaine adreſſe qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas ſauver ma vertu. Va, je vois trop, je ſens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois ſi tu n'es pas le dernier des

hommes, ſi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame ; s'il y reſte encore quelque trace des ſentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire aſſez vil pour abuſer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connois bien ; tu ſoutiendras ma foibleſſe, tu deviendras ma ſauvegarde, tu protégeras ma perſonne contre mon propre cœur. Tes vertus ſont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'oſe confier au tien, tu ne peux conſerver l'un ſans l'autre ; ame généreuſe, ah ! conſerve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! ſuis-je aſſez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides ſupplications. Et ne penſe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art mépriſable. Ami, prends ce vain empire, & laiſſe-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour que de reſpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon re-

tour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espere, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espere encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie ; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

---

## LETTRE V.

### A JULIE.

PUISSANCES du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens soutenir la mienne prête

à défaillir. Charme inexprimable d(
vertu ! Force invincible de la voix
ce qu'on aime ! bonheur, plaisi
transports, que vos traits sont p
gnans ! qui peut en soutenir l'atteint
O comment suffire au torrent de d
ces qui vient inonder mon cœur ! cc
ment expier les allarmes d'une cra
tive amante ? Julie.... non ! ma Ju
à genoux ! ma Julie verser des pleurs
celle à qui l'univers devroit des ho
mages supplier un homme qui l'ad
de ne pas l'outrager, de ne pas se d
honorer lui-même ! si je pouvois m'
digner contre toi je le ferois, pour
frayeurs qui nous avilissent ! Ju
mieux, beauté pure & céleste, de
nature de ton empire ! Eh ! si j'ad
les charmes de ta personne, n'est-
pas sur-tout pour l'empreinte de ce
ame sans tache qui l'anime, & do
tous tes traits portent la divine en
gne ? Tu crains de céder à mes po
suites ? mais quelles poursuites p
redouter celle qui couvre de respect
d'honnêteté tous les sentimens qu'e
inspire ? Est-il un homme assez vil
la terre pour oser être téméraire av
toi ?

Permets, permets que je savoure

& je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer ; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non, mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous ! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abattement ; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés ; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous ; les ſaillies ont recommencé ; vous avez de l'eſprit avec tout le monde ; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant ; & ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai, que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

Dites, dites, volage ? Eſt-ce là le caractere d'une paſſion violente réduite à

reux s'oublie un moment devant toi ..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect : c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs ? A quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine à celui qu'il goûte? Nous ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des paſſions : mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? a-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur comme tu m'appelles dans ton déſeſpoir; mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aiſément ce qu'il ſent, & ne ſent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus

plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu ; & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré, plus mes sentimens s'élévent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu sais si bien purifier ; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs !

---

## LETTRE VI.

### DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier

les vivans ? tes regrets ſont juſtes, & je les partage ; mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand ſoin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes ; elle ne nous inſpira jamais que des principes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chére, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous ; qu'elle nous faiſoit, ſans néceſſité, les confidences les plus indiſcretes ; qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des avantures de ſa jeuneſſe, du manége des amans ; & que pour nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit, au moins, de milles choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes ; & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus

long-tems. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleurs des freres. La Chaillot t'est-elle plus chére ? As-tu plus de raison de la regretter ?

Reviens, ma chére, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere, nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins; mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me réſoudre à l'en avertir, je voudrois bien pourvoir à ma ſureté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peut concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens ſans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maître n'eſt pas ſeulement un homme de mérite; il eſt vertueux, & n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

# LETTRE VII.

## RÉPONSE.

JE t'entends, & tu me fais trembler ; non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent, mais l'avenir m'épouvante ; & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie ! Ah ! cousine, si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris ; & nous avons, ce me semble,

je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eutes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calmée : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de trans-

que nous voulons l'être : & quoi qu'on en puiffe dire, c'eft le moyen de l'être plus furement

Cependant fur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne fois auprès de toi ; car fi tu crains le danger, il n'eft pas tout-à-fait chimérique. Il eft vrai que le préfervatif eft facile ; deux mots à ta mere, & tout eft fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de fuccomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre coufine ! .... encore, fi la moindre lueur... le Baron d'Étange confentir à donner fa fille, fon enfant unique, à un petit bourgeois fans fortune ! L'efperes-tu ?... qu'efperes-tu donc ? que veux-tu ?... pauvre, pauvre coufine !... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton fecret fera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raifon. Pour moi, qui ne fuis pas une grande raifonneufe, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque rélation, chaque âge a fes maximes, fes devoirs, fes ver-

tus; que ce qui feroit prudence à d'autres, à moi feroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre fages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour eft foible, nous le vaincrons; s'il eft extrême, c'eft l'expofer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu feras fous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'eft qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je ne fuis pas, comme tu fais, loin de toi pour mon plaifir, & le printems n'eft pas fi agréable en campagne que tu penfes; on y fouffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut fe chauffer dans la maifon. Mon Pere, de fon côté, ne laiffe pas, au milieu de fes bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainfi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrafferas, j'efpere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete eft, que quatre ou cinq jours font je ne fais combien d'heures, dont plufieurs font deftinées au philofophe. Au philo-

# LETTRE X.

## A JULIE.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu ; & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne sais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole ; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chéres.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il faloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendroit cette amere alternative,

autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere, je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule ; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.

---

## LETTRE VIII. (1)

### A JULIE.

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites,

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

& je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non, mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abattement; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous; les ſaillies ont recommencé; vous avez de l'eſprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai, que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

Dites, dites, volage? Eſt-ce là le caractere d'une paſſion violente réduite à

[redacted]



ſe combattre elle-même ; & ſi vous aviez le moindre deſir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiſcrete ſanté que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié ſitôt que vous n'étiez pas ainſi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! que cet amour ſi vif eſt devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcrétion, vous paroiſſez vous en défier ; & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiſſé plus de liberté, à peine peut-on vous voir ſeule. Votre inſéparable couſine ne vous quitte plus. Inſenſible-

ment nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, qu'elle vous plait maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas ; & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré ? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellissiez impunément tandis que vous me méprisez ! Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux ? Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sureté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate, ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui

ôter. Enfin, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même, je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la défenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement; comptez ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi long-tems: je ſais que je le dois toujours; mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand ou s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chére & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée; mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter un crime dont on auroit horreur de ſang froid. Heureux de n'avoir point trompé votre eſpoir; j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux ſiecles de ſouffrances.

pplique mal vos leçons de physique.)
: fort pourra bien nous séparer, mais
on pas nous désunir. Nous n'au-
ons plus que les mêmes plaisirs & les
mêmes peines; & comme ces aimans
dont vous me parliez, qui ont, dit-
on, les mêmes mouvemens en différens
lieux, nous sentirions les mêmes cho-
ses aux deux extrêmités du monde.

Defaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eutes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même; & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque féli-

avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en forte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être: ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par son style enjoué; & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente; & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir, vous me trouvez à présent trop paisible; de-là, vous accusez mes sentimens d'inconstance, &

mon cœur de caprice. Ah ! mon ami ne le jugez-vous point trop ſévèrement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez, peut-être, que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſéveres, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faiſoit croire, qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion ; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté ; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des deſirs. Je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il faloit parler ou vous perdre. Ainſi, ne pouvant plus déguiſer mes ſentimens,

je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eutes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calmée : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transf

qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître; & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé!) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothéque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que

Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne sais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains desirs que suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons d'un tems précieux, après lequel, peut-être, nous soupirerons un jour. Ah ! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie ! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?

# LETTRE X.

## A JULIE.

QUE vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu ; & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole ; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chéres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il faloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amere alternative,

& pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons-en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer ? Ah ! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécus ?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable ; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur ! Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens : non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie ; vous vous contentez de charmer

nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime; & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos; jouiſſez de toutes vos vertus; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier combien je ſuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui, chére amante, il me ſemble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet; tous les deſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois ſi paiſible que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure; dans le prix des biens où j'aſpire, je ne vois

bleau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ! Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide ! le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je ſuis convaincu qu'il

ſaut les reſſerer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algébre & de géométrie. Nous quitterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle vous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laiſſez pas éblouir par ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays. Cela n'eſt pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire & faites les taire. Il y a des peuples ſans phyſiono-

auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſais même ſi, connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue? Mais non, je ſuis injuſte, & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports; & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il ſent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre; c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérance. (Corrigez-moi, mon ami, ſi

vres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votte sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on à dit que l'amour faisoit des Héros. Heureux celui que le sort eut placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

---

## LETTRE XIII.

### DE JULIE.

JE vous le disois bien, que nous etions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une ab-

cité que vous ne partagiez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elle nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir comme

ſur celle de ſentir; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

## LETTRE XII.

### A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine; elles portent dans un cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe; c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, &

votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoique vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons gueres fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit gueres de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine,

qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître; & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé !) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothéque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que

dans le commerce. Otez à nos Savans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. ( 1 ) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage : ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penſer beaucoup à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres ; c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque

---

( 1 ) C'eſt ainſi que penſoit Sénéque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philoſophie, voilà donc ton uſage !

toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons ; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête, on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre ; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal-faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même ; & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir, & voici les

raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer trop de leur fonds, ſans ſonger que de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur norre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes; la pareſſe & le vice s'appuyent ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne pas les imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contem-

plation de ces divins modeles ; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus surement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains sistêmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau ta-

bleau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ! Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide ! le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je ſuis convaincu qu'il

main : vous m'écrirez à l'adreſſe que je vous envoye, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ſerez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je ſais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle que renferme cette boëte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

mie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractere auxquels il ne faut point d'historiens, & où, sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissé pour vous. Hors le Petrarque, le Tasse, le Metastase, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes, ni li-

vres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on à dit que l'amour faisoit des Héros. Heureux celui que le sort eut placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

---

## LETTRE XIII.

### DE JULIE.

JE vous le disois bien, que nous etions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une ab-

ſence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis, nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir; il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence.

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'un & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſéductions la plus condamna-

ble, & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des Romans est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'eussiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je sentois bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là, & je ne désespere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux; les obstacles terri-

bles. Je n'ose rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous au retour de mon pere, qui se retire enfin tout-à-fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble ; j'y marquois des asyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses, elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus

charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de générosité. C'est-là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousin*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra sa caleche à ma cousine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera; vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le diné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans

laquelle j'aurois inféré ma lettre. M
outre qu'il n'eſt pas ſûr que vous v
aviſaſſiez de la chercher, ce feroit
imprudence impardonnable d'expo
à de pareils haſards le deſtin de n
vie. Je vais donc me contenter de v
marquer ſimplement par un billet
le rendez-vous de lundi, & je gard
la lettre pour vous la donner à vo
même. Auſſi bien j'aurois un peu
ſouci qu'il n'y eût trop de comm
taires ſur le myſtere du boſquet.

---

## LETTRE XIV.

### A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fa
ma Julie? tu voulois me récompe
& tu m'as perdu. Je ſuis ivre, ou plu
inſenſé. Mes ſens ſont altérés, tou
mes facultés ſont troublées par ce ba
mortel. Tu voulois ſoulager mes ma
Cruelle, tu les aigris. C'eſt du poi
que j'ai cueilli ſur tes lévres; il
mente, il embraſe mon ſang, il
tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouiſſois d'une apparente tranquillité ; ſoumis à tes volontés ſuprémes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes ſaillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes deſirs n'oſoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite ; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence

à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du boſquet j'apperçus, non ſans une émotion ſecrete, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſurpriſe ta couſine s'approcher de moi & d'un air plaiſamment ſuppliant me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce myſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment aprés, quand je ſentis.... la main me tremble...... un doux frémiſſement..... ta bouche de roſes... la bouche de Julie..... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du Ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos lévres brûlantes, & mon

cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté.... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur! .... c'eſt un tourment horrible.... Non garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter... ils ſont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moëlle.... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſévére; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

## LETTRE XVI.

### RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois, j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible! C'est un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas! qui me reste!) dont jusqu'à la fin de ma vie nul sera chargé que moi seul.

# LETTRE XVII.

## REPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offense donc ton honneur, ingrat ! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc, cet honneur que j'offense ? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse ? Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte ? Mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre : on méprise celui dont les besoins passent la fortune. Et qui le méprise ? Des ames abjectes qui met-

tent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur; & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter, mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir; or, ſûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (1). Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paye; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut-être reconnoiſſant?

(1) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne pour mon entretien une pension, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher, tant ma mere est attentive à pourvoir à tout, sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-tems négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prou-

ver cela, faites-le clairement, incontestablement, & sans vaine subtilité; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprens sans me plaindre; & il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur; si vous me renvoyez encore une fois la boëte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu, pensez-y.

---

## LETTRE XVIII.

### A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé

de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup m'ont jetté dans des distractions continuelles; je me sentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur & de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle, quoi que vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même: tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos lévres, sur votre sein, sur tous vos charmes; il pénetre par-tout comme une vapeur subtile, & je suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'oc-

cuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

## LETTRE XIX.

### A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passé ont suffi & au-delà pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidelement copiée sur

celle que vous m'envoyâtes ; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable (1). Julie! m'auriez-vous oublié? Ah! c'est la plus affreuse de mes craintes! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans

(1) On me dira que c'est le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction ; oui bien pour les livres dont on peut corriger le style sans le refondre & le gâter ; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela : qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien ?

cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que long-tems après la blessure.

Cent fois, en lisant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des Amans sur l'absence. Ah! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant; je ne sais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'il m'étoient envoyés par la fortune; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir; ils sont les garants de leur dédomma-

gement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réſervez. Dieux ! Si c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

## LETTRE XX.

### DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre, que quand l'imagination prend les devant, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Penſâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette

lettre me feroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe ? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le Courrier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine (1), n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres ; il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courrier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe l'un de l'autre ; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toute votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance, & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami ; Ah ! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit

(1) Il paſſe à préſent deux fois.

mois d'abſence, de revoir le meilleur des Peres! Il arriva jeudi au ſoir; & je n'ai ſongé qu'à lui (2) depuis cet heureux moment. O toi! que j'aime le mieux au monde, après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame, & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſſe; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joie que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens le ſein d'un pere palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager, & rien dérober à la nature?

*Sol che ſon figlia io mi rammento adeſſo.*

---

(2) L'article qui précede prouve qu'elle ment.

Ne penſez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non, les impreſſions plus vives, qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainſi que moi puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible ; & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.

## LETTRE XXI.

### A JULIE.

QUE j'ai ſouffert en la recevant, cette lettre ſouhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le Courrier à la poſte. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une letrre, je treſſaille, je la demande agité d'une mortelle im-

tience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! la mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour, je la parcours, je la dévore ; & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes ; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs, là je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la

vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre; &, pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir, l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne

laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

*Qui non palazzi, non teatro o loggia,*
*Ma'n lor vece un' abete, un faggio,*
*un pino*
*Trà l'erba verde e'l bel monte vicino*
*Levan di terra al Ciel nostr' intel-*
*letto* (1)

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation

(1) Au lieu des palais, des pavillons, des theatres; les chênes, les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, & semblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'esprit des mortels.
*Petrac.*

délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles ; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étrangers, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur

égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un pata-

qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propofable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conftamment tous les moindres préfens qu'elle avoit tâché de vous faire en chofes qui ne fe refufent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la fienne, & le moyen de fupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous feriez remercié de vos foins. Voilà, mon ami, le réfumé d'une converfation, qui a été tenue fur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle fon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiffer le tems d'y réfléchir. Auffi-tôt que vous aurez pris votre réfolution, ne manquez pas de m'en inftruire; car cet article eft de votre compétence, & mes droits ne vont pas jufques-là.

J'apprends avec peine vos courfes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverfion, & que le détail de ce que vous aurez vu me foit fort agréable à moi-même: mais je crains pour vous

occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe. & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un

nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reste., tous les amusemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

---

## LETTRE XXIII.

### A JULIE.

A PEINE, ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demandoit des années d'observation ; mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au-devant du Courier qui m'apporte, j'espere une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive : je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une rélation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la

ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes rochers pendoient en ruines au-deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu. Quelquefois en ſortant d'un gouffre une agréable prairie réjouiſſoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature ſauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une

caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir ; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes

offertes en un vrai théatre ; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée, aux agrémens de cette variété, le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, & parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée, après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serein, d'où l'on voit dans la saison le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-tems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au-deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les deſirs trop vifs s'émouſſent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne

laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

*Qui non palazzi, non teatro o loggia,*
*Ma'n lor vece un' abete, un faggio,*
*un pino*
*Trà l'erba verde e'l bel monte vicino*
*Levan di terra al Ciel nostr' intel-*
*letto* (1).

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation

(1) Au lieu des palais, des pavillons, des theatres; les chênes, les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, & semblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'esprit des mortels. *Petrac.*

délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles ; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étrangers, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur

égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curioſité conduiſent chez eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon que j'étois embarraſſé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroiſſoit ſi content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir uſé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a par-tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, communément aſſez tiede, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur déſintéreſſement fut ſi complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un pata-

gon (1). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maitres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces deux usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, & d'autres gens uniquement

(1) Ecu du pays.

occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes sûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé ; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un

maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir sçu que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image & l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y faloit rester une partie de la journée, & boire

d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suiſſe, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précédent l'ivreſſe; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit gueres poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit gueres moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe feroit d'au-

tant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence, avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'a, dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer; modele unique & voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur les mystéres que vous cachez si bien: je le suis en dépit de vous;

un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre : malgré la plus jalouſe vigilance il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques légers interſtices ; par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet ; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

*Parte appar delle mamme acerbe e crude,*
*Parte altrui ne ricopre invida veſta ;*
*Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,*
*L'amoroſo penſier già non areſta.* (a)

Je remarquai auſſi un grand défaut dans l'habillement des Valaiſanes : c'eſt d'avoir des corps-de-robe ſi élevés par derriere qu'elles en paroiſſent boſſues ; cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coëffures noires & le reſte de leur

---

(a) Son acerbe & dure mamelle ſe laiſſe entrevoir ; un vêtement jaloux en montre en vain la plus grande partie : l'amoureux deſir, plus perçant que l'œil, pénetre à travers tous les obſtacles. *Taſſe.*

ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaiſane, & j'eſpere qu'il vous ira bien ; il a été pris ſur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extaſe ces lieux ſi peu connus & ſi dignes d'être admirés, que faiſiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inſtinct je place en divers lieux notre exiſtence commune ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triſte, elle ſe réfugie auprès de la vôtre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes ; c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quant j'ai du plaiſir, je n'en ſaurois jouir ſeul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voilà ce qui m'eſt arrivé durant toute cette courſe où la diverſité des objets me rappellant ſans ceſſe en moi-même, je vous conduiſois par-tout avec moi. Je ne faiſois pas un pas que nous ne le fiſſions enſemble. Je n'admirois pas une vue ſans me hâter de vous la

montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt, à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile: je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après sa mere. Faloit-il traverser un torrent? j'osois presser dans mes bras une si douce charge: je passois le torrent lentement, avec délices; & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans; & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule,

& devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs ! Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe ! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes, nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe ; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat juſqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

# LETTRE XXIV.

## A JULIE.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai, Dieu merci, nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul, peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philosophie, & prenne, comme ce fou de la Fable, de l'argent pour enseigner la sagesse; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi, cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que ferai-je réellement à votre pere en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'est-à-dire de ma personne? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espece de valet, & il aura de ma part, pour garant de sa confiance, & pour sureté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fut-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ses services? fera-t-il taire ses sentimens pour elle? Ah! tu sais si cela se peut! ou bien, se livrant sans scrupule au penchant de son coeur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (1), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espere que celle à qui je parle sait m'entendre; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abélard tomberent entre vos mains, vous

(1) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire il corrompt; au lieu de nourrir il empoisoune; il se fait remercier par une mere abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincérement la vertu, mais sa passion l'égare; & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discouts il ne feroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre; la mere seule est inexcusable.

ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentimens auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainſi, bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement, l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouiſſent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proſcrit l'engagement réciproque, Les loix les plus ſéveres ne peuvent leur impoſer d'autre peine que le prix même de leur amour, la ſeule punition de s'être aimés eſt l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il eſt quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare briſe ces innocentes chaînes, il en eſt puni, ſans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie, elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en eſt aſſez pour vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet, dans le véritable honneur, de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais

ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.

---

## LETTRE XXV.

### DE JULIE.

LA rélation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami, elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rampart. Eh! comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance? Pouviez-vous ignorer que ce ſtyle n'eſt pas de mon goût, &

cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne faloit point relever. Je suis d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui demandent du courage & des sacrifices (1). Le premier mouvement aux attaques vives est de résister : & nous vaincrons, je l'espere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises : mais c'est, surtout, la continuité des maux qui rend leurs poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espece de combat

(1) On verra bientôt que la prédiction ne sauroit plus mal quadrer avec l'événement.

que nous aurons déformais à foutenir: ce ne font point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une résistance plus héroïque encore à des peines fans relâche.

Je l'avois trop prévu; le tems du bonheur eft paffé comme un éclair; celui des difgraces commence, fans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage; une langueur mortelle s'empare de mon ame; fans fujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir de maux inévitables; mais je cultivois l'efpérance & la vois flétrir tous les jours. Que fert, hélas! d'arrofer le feuillage quand l'arbre eft coupé par le pied?

Je le fens, mon ami, le poids de l'abfence m'accable. Je ne puis vivre fans toi, je le fens; c'eft ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enfemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure paffe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préfence pour m'averrir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce

ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah ! ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore ſi j'oſois gémir ! ſi j'oſois parler de mes peines, je me ſentirois ſoulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques ſoupirs exhalés en ſecret dans le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres, il faut contenir mes larmes ; il faut ſourire quand je me meurs.

*Sentirſi, oh Dei, morir ;*
*E non poter mai dir :*
*Morir mi ſento ! (a)*

Le pis eſt que tous ces maux aggravent ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime a me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! ſens - tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour ?

---

(a) O Dieux ! Se ſentir mourir & n'oſer dire : Je me ſens mourir !

*Metaſt.*

Je voulois vous parler de mille choses; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

---

## BILLET.

J'ECRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie ſur la rive oppoſée; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.



# LETTRE XXVI.

## A JULIE.

QUE mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réflexions m'aſſiégent! Que de traverſes mes craintes me font prévoir! O Julie! que c'eſt un fatal préſent du Ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée, & il ſera content ou triſte, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt véritable plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſere, en ſe livrant indiſcretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis

que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune ; j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble, ô Julie à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre ! Quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous,

je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour ou je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie, s'il faloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (1) & la froide bize entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

(1) Vent du Nord-Est.

peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete; elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles, elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin; ici je la vois conſulter un Paſteur vénérable ſur la peine ignorée d'une famille indigente; là, ſecourir ou conſoler la triſte veuve & l'orphelin délaiſſé. Tantôt elle charme une honnête ſociété par ſes diſcours ſenſés & modeſtes; tantôt, en riant avec ſes compagnes, elle ramene une jeuneſſe folâtre au ton de la ſageſſe & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah! pardonne! j'oſe te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres, je lis dans leur douce langueur que c'eſt à ton amant fortuné que s'adreſſent les lignes que tu traces, je vois que c'eſt de lui que tu parles à ta couſine avec une ſi tendre émotion. O! Julie! ô Julie! &

nous ne ferions pas unis? & nos jours ne couleroient pas enfemble? & nous pourrions être féparés pour toujours? Non, que jamais cette affreufe idée ne fe préfente à mon efprit! En un inftant elle change tout mon attendriffement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne; des gémiffemens & des cris m'échappent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée; je fuis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non, rien que je ne faffe pour te poffféder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occafion fûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la trifteffe qu'elle refpire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me difiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, eft plus patiente: la mienne eft plus emportée; mais il faut bien que le même fentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il eft bien naturel que les plus grandes pertes caufent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les

pourroit ſuppoter? Non, connoiſſez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du Ciel nous deſtina l'un pour l'autre, c'eſt la premiere loi qu'il faut écouter; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets, tu veux forcer des barrieres inſurmontables, & négliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au Ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois, une ſeule fois, & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton aſyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la rapidité de cet aſtre qui jamais n'arrête; il vole & le tems fuit, l'occaſion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura ſon terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie; & moi cependant, je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déjà des an-

nées perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du Ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah, quel trésor nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un

repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah! tendre & chére amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

## LETTRE XXVII.

### DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrêmité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques: d'autres chagrins plus récens ont accru

tions, & votre derniere lettre
reste. Elle en fut si vivement
l'après avoir passé une nuit dans
x combats, elle tomba hier
accès d'une fievre ardente qui
qu'augmenter sans cesse, & lui
donné le transport. Dans cet
le vous nomme à chaque instant,
le de vous avec une véhémence
nontre combien elle en est occu-
On éloigne son pere autant qu'il
ossible; cela prouve assez que ma
e a conçu des soupçons : elle m'a
ne demandé avec inquiétude si vous
iez pas de retour, & je vois que le
iger de sa fille, effaçant pour le mo-
nt toutre autre considération, elle
feroit pas fâchée de vous voir ici.
Venez donc, sans différer. J'ai pris
bateau exprès pour vous porter
tte lettre; il est à vos ordres, ser-
ez-vous en pour votre retour, & sur-
out ne perdez pas un moment si vous
voulez revoir la plus tendre amante
qui fut jamais.

## LETTRE XXVIII.

### DE JULIE A CLAIRE.

QUE ton absence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fievre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer ! ..... & de quel ton ! .... m'enfuir ! le suivre ! m'enlever ! ....., le malheureux ! .... de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui .... grand-Dieu ! que seroit-ce, s'il savoit tout ? .... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir ... je frémis ...

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise, une esclave, il s'acquitte à mes dépens ! il paye sa vie de la mienne ! .... car je le sens bien, je n'y survivrai jamais, ..

pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il ... quoi ! mériter ? c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mere, ma tendre mere ? quel mal m'a-t-elle fait ? .... Ah beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives .... avant que tu sois de retour .... qui sait ..... fugitive, errante, déshonorée ..... c'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être .... qui est-ce qui sait éviter son sort ? .... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir, Claire, souviens-toi de ton amie .... Hélas ! la misere & l'opprobre changent les cœurs .... Ah ! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !



# LETTRE XXIX.

## DE JULIE A CLAIRE.

RESTE ; ah ! reſte, ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment ſoutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma ſauvegarde, mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il ſi néceſſaire ou ſi preſſé ? pouvois-tu me laiſſer à moi-même dans l'inſtant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils ſeront éternels ainſi que mes pleurs. Ta perte n'eſt pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'eſt pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, miſérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que ſert le ſilence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets ? Si je ne verſe mon cœur

dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahissois-tu ? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuie à jamais, le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ; tous mes malheurs sont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute, il sait mieux aimer que moi, puisqu'il sait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire ; les siens étincelloient du feu

de ses desirs , il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barriere insurmontable sembloit m'avoir entourée, & jamais son amour impétueux, mais honnête, ne l'eut franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma cousine ! c'est la piété qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystere qu'il faloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma

oiblesse, tout aliénoit ma raison, il aloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, où à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chére, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie, garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

## LETTRE XXX.

### RÉPONSE.

FILLE infortunée! hélas! qu'as-tu fait? mon Dieu! tu étois si digne d'être sage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir? Sainte & pure amitié! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la premiere sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je l'ai prédit sans être écoutée!.... il est l'effet d'une téméraire confiance..... Ah! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi: mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible; je le vis se consumer

in feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il faloit être heureuse ou mourir, &, quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il falut obéir; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sureté contre une si courte absence: je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre sans un mortel

désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chére & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute

(1) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ;

: à commettre, que j'eusse la bas-
: de te parler ainsi, & toi celle de
:couter, nous serions toutes deux
dernieres des créatures. A présent,
chére, je dois te parler ainsi, &
dois m'écouter, ou tu es perdue;
ar il reste en toi mille adorables qua-
ités que l'estime de toi-même peut seule
conserver, qu'un excès de honte &
l'abjection qui le suit détruiroient in-
failliblement, & c'est sur ce que tu
croiras valoir encore que tu vaudras
en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroit-elle au soleil? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée! En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante? En seras-tu moins digne, en un mot,

mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en feront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chére & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle fait, elle fent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiffe encore fortir de ton ame. Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus fage que toi te valût jamais !

Enfin tu me reftes ; je puis me confoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eut prefque fait defirer la feconde, fi je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiffer fon amie ! projetter de s'enfuir fans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne fonge qu'à fon amour...... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je fuis forcée à paffer loin de toi. Ils fe prolongent cruellement. Nous fommes encore pour fix jours à Laufanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la confoler ou m'affliger avec elle, effuyer

supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres, il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

*Sentirsi, oh Dei, morir ;*
*E non poter mai dir :*
*Morir mi sento !* (a)

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime a me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

(a) O Dieux ! Se sentir mourir & n'oser dire : Je me sens mourir !

*Metast.*

mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas ! d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour ? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiégent, & ta tristesse, voilée d'un doux sourire n'en est que plus amere à mon cœur.

Il n'est plus tems de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoitre leur source ? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir ; j'entre dans ta chambre, je pénetre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être sur le trône de l'Univers assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes ? Ah ! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang ! De quels remords je fus à l'instant déchiré ? Mon bonheur devint mon supplice ;

dice ; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes lévres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais : j'entends revenir ta mere, il faut retourner bruſquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je ſuis humilié, que je ſuis avili de ton repentir! Je ſuis donc bien mépriſable, ſi notre union te fait mépriſer de toi-même, & ſi le charme de mes jours eſt le ſupplice des tiens? ſois plus juſte envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les ſacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas ſuivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus ſaint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiſſent & ne doivent autoriſer? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouſe! O ma digne & chaſte compagne! ô charme & bonheur de ma vie! non ce n'eſt point ce qu'à fait ton amour qui peut

être un crime, mais ce que tu lui vo
drois ôter : ce n'eſt qu'en acceptant
autre époux que tu peux offenſer l'ho
neur. Sois ſans ceſſe à l'ami de ton cœ
pour être innocente. La chaine q
nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeu
qui la romproit ſeroit blâmable,
c'eſt déſormais à l'amour d'être gara
de la vertu.

Mais quand ta douleur ſeroit raiſo
nable, quand tes regrets ſeroient fo
dés, pourquoi m'en dérobes-tu ce q
m'appartient ? pourquoi mes yeux
verſent-ils pas la moitié de tes pleurs
Tu n'as pas une peine que je ne doi
ſentir, pas un ſentiment que je ne d
ve partager, & mon cœur juſteme
jaloux te reproche toutes les larmes q
tu ne répands pas dans mon ſein. Di
froide & myſtérieuſe amante ; tout
que ton ame ne communique poi
à la mienne, n'eſt-il pas un vol que
fais à l'amour ? Tout ne doit-il p
être commun entre nous, ne te ſo
vient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! ſi
ſavois aimer comme moi, mon bo
heur te conſoleroit comme ta pei
m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſ
comme je ſens ta triſteſſe !

Mais je le vois, tu me mépriſes co

me un insensé, parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'especes de transports sans sortir de son assiette? Ne sais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobe pas à toi-même.

## LETTRE XXXII.

### RÉPONSE.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source; tu veux me consoler par de vains discours; & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons re-

ce monde. C'est delà qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie: je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison; elle fait

Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois : car ſi l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y préſenter ; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, & avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

## LETTRE XXXIII.

### DE JULIE.

AH ! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée ! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois

ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du mystere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'allarmes, & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure ; tu lui paroissois embarrassé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'o-

ſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agition, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtere : les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſ-

ſions ſe forment dans la ſolitude ; on n'en a point de ſemblable dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'eſt ta chére image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retraite ; fut-il déjà venu, ce tems deſiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah ! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux eſpoir d'être un jour . . . . . . . mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui

fit nos maux, doit nous en donn
remede. Raisonne, commente,
veux dans ta tête; mais je te dé
de m'interroger là-dessus.

## LETTRE XXXI

### RÉPONSE.

*No, non vedrete mai*
*Cambiar gl' affetti miei,*
*Bei lumi onde imparai*
*A sospirar d'amor.* (a)

Que je dois l'aimer, cette joli
dame Belon, pour le plaisir qu'el
procure! Pardonne-le moi, divi
lie, j'osai jouir un moment de te
dres allarmes, & ce moment f
des plus doux de ma vie. Qu'ils é
charmans, ces regards inquiets
rieux qui se portoient sur nous à

(a) Non, non, beaux yeux, qui m'
à soupirer, jamais vous ne verrez chan
affections. Meta

robée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? Le savois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le savoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre?

*Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende.* (b)

---

(b) Comme celui qui semble écouter & qui n'entend rien.

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! Si tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les Cavaliers (1) ſe raſſembler autour

(1) *Cavaliers* ; vieux mot qui ne ſe dit plus. On dit *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

pere barbare & dénaturé! mérite-t-il... quoi! mériter? c'est le meilleur des peres; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mere, ma tendre mere? quel mal m'a-t-elle fait?.... Ah beaucoup! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je? que deviendrai-je? Hanz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives..... avant que tu sois de retour.... qui sait..... fugitive, errante, déshonorée..... c'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être.... qui est-ce qui sait éviter son sort?.... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir, Claire, souviens-toi de ton amie..... Hélas! la misere & l'opprobre changent les cœurs.... Ah! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé!



lie, il en eſt, il en peut être de plus ſolides à la contrainte où nous vivons, & tu ſembles les oublier ! Quoi ! paſſer quinze jours entiers ſi près l'un de l'autre ſans ſe voir, ou ſans ſe rien dire ! Ah ! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour faſſe durant tant de ſiecles ? l'abſence même ſeroit moins cruelle. Que ſert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous ; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrete curioſité ; mais en reſpectant un ſi doux myſtere, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſement ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres ? Chére ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie

dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service, & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à la patrie, qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre & de fairé du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je serois bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie; il se trouva dans plusieurs combats à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex,

# LETTRE XXXV.

## DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dit en riant ſur Madame Belon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire; & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſurement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne ſont gueres pointilleux; & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie; ſujet, malheureuſement, trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois

il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions ; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccéderoit à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-tems vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité, je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté long-tems en dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur auteur ; & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin

pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuser soi-même, prendre un goût passager pour une passion, & faire autant de choses par fantaisies qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie; je gémirois sans me plaindre & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu, mais par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la premiere instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'espere; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans

tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires; je jouirois, au moins, de tes remords; si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'assure; voilà l'usage de cette regle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu sévere fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera

point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole ; & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie ! je ne.... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient ? C'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose ; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur ; & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele ! Ah ! si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi ! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernieres des créatures. A présent, ma chére, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroit-elle au soleil? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée! En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante? En seras-tu moins digne, en un mot,

---

mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

mis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant, aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager!

---

## LETTRE XXXVI.

### DE JULIE.

BAISE cette lettre & saute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser, je n'y suis pas le moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour son procès, & de-là à Soleure pour sa pension, a proposé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois; mais

la

la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il faloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne un si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de la maison ; mais on me dépose chez le pere de la cousine, ensorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends qu'elle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas, quand je se-

rai chez ma coufine, y venir plus fouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre; j'efpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige fon fexe, ni des droits facrés de l'hofpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas befoin qu'on l'inftruife du refpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne afyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de facrifice à ce qui eft honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attrifté? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impofe? Laiffe à ta Julie le foin de les adoucir; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à fa voix? Prés des côteaux fleuris d'où part la fource de la Vevaife, il eft un hameau folitaire qui fert quelquefois de repaire aux chaffeurs & ne devroit fervir que d'afyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe difpofe, font épars affez loin quelques Chalets (1), qui de leurs toits

(1) Sorte de maifons de bois où fe font les fromages & diverfes efpeces de laitages dans la montagne.

de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discretes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mèmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

*Al bel seggio riposto ombroso e fosco,*
*Ne mai pastori appressan, ne bifolci.* (*a*)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans, on n'y voit par-tout que les tendres soins de la mere commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours

(*a*) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans asyles. *Petr.*

dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & surement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire, Adieu, mon ami; je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

# LETTRE XXXVII.

## DE JULIE.

Ils sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce tems heurecx où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux; je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une

fecrete angoiffe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faifoit les paquets, je fuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de fes hardes encore éparfes, je les ai toutes baifées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriffement m'a un peu foulagée; & j'ai trouvé quelque forte de confolation à fentir que les doux mouvemens de la nature ne font pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah! tyran! tu veux en vain l'affervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preftiges, il lui refte au moins des fentimens légitimes, il refpecte & chérit encore des droits plus facrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami! ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auffi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eft le plus en liberté, n'eft pas, je fais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoiffes, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le fein de qui les épan-

cherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre conſolateur ? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé ? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſai-je pas déjà ſuccombé ſous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent ; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chére couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Tois viens ce ſoir achever de rendre au mien la joie & la ſérénité qu'il a perdues.



## LETTRE XXXVII.

### A JULIE.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable ! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O triſteſſe enchantereſſe ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrénés des amans ! paiſible & pure jouiſſance qui n'a rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pen-

cher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi chéres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſpors. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivreſſe tu m'ôterois le plaiſir de la ſentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, &

je crains d'en perdre enfin la raison Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi ; je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoit ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoit, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah ! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours surtout que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me

laiſſas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finiſſant ta derniere lettre. Depuis qu'il eſt queſtion de ce rendez-vous champêtre ; je ſuis trois fois ſorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi deſiré m'a paru agréable.

*Non vide il mondo ſi leggiadri rami,*
*Ne moſſe 'l vento mai ſi verdi frondi* (a)

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus ſerein ; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté ; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens, on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de

(a) Jamais œil d'homme ne vit des bocages auſſi charmans, jamais zéphir n'agita de plus verds feuillages. *Petr.*

la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chére & précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la présence de deux amans fidelles : Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on feroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

---

## LETTRE XXXXI.

### DE JULIE.

TU n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent, gémissent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-

jointe, & fois tranquille fi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire fans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confufion jufqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre foin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque maniere fous ma garde, & pour n'avoir fçu me garder moi-même, je l'abandonne fans me fouvenir d'elle, & je l'expofe à des dangers pires que ceux où j'ai fuccombé. Je frémis en fongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la féduction perdoient une fille modefte & fage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami! comment y a-t-il dans le monde des hommes affez vils pour acheter de la mifere un prix que le cœur feul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baifers de l'amour!

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon,

de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe? Ne ſeras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti? Ah! ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour moi, j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire enſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpere que le Ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent: Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie....

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avec toi ? Et je persiste ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne sont plus : mais si le bonheur d'un peuple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dis mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

## LETTRE XL.

### DE FANCHON REGARD A JULIE.

*MADEMOISELLE*,

PArdonnez une pauvre fille au déseſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez point de conſoler les affligés, & je ſuis malheureuſe qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentiſſage où vous m'aviez miſe; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a falu revenir auprès de mon pauvre pere que ſa paralyſie retient toujours dans ſon lit.

Je n'ai pas oublié le conſeil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît ſoin de la famille. Claude Anet que Monſieur votre pere avoit ramené du ſervice eſt un brave garçon, rangé, qui ſait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de cha-

rité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems ; il avoit mis son cœur à ce mariage, Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien ; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur

bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendroit demain matin savoir ma derniere résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle ; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'osois avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante a vous servir.

*Fanchon Regard.*

---

## LETTRE XLI.

### RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chére enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est pardonnable. Je tâcherai de

moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après dînée nous irons te voir, ma cousine & moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine; mon pere est absent; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

---

## LETTRE XLII.

### A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah

cruelle ! que mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez, & que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussai-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

# LETTRE XLIII.

## A JULIE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent,

ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

*Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter, je l'ai refusé à vos offres, je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.*

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devroit l'être ? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux, & si cette visite retarde mon départ d'un jour comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens ? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je

l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puisque ton regne est céleste, & que serviroit de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet ?

---

## ETTRE XLIV.

### DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit falu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit

mis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant, aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!

---

## LETTRE XXXVI.

### DE JULIE.

BAISE cette lettre & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas le moins ſenſible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de-là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois; mais la

qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés, & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon ; dis, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêcheuse*, & il est vrai que je ne fais

pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'estimer moi-même j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma cousine a sçu les entretiens que tu as eus avec son pere au sujet de M. d'Orbe; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'éleve & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres de la musique italienne qu'il porte jusqu'au sublime ; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1) Adieu, mon ami.

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

fonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode, & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens le parti que ſon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu pluſieurs fois.

Je ne ſais ce que tu trouves de rêche

dans ses manieres ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne ; mais, quoique tu puisse dire, le Chalet valoit encore mieux.

## LETTRE XLVI.

### DE JULIE.

HÉ bien donc, mon ami, toujours le Chalet ? l'hiſtoire de ce Chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du Chalet ! Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une nôce où nous ſerons tous : cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtere a ſçu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zele aſſez ſuperflu ſur l'apologie de

Milord Edouard dont je ſuis fort éloigné de mal penſer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux gueres être plus avancé; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, preſque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience eſt amere, mais ſon fruit eſt doux!

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'eſprit. Tu dis à peu près la même choſe; & puis, avec cet air de ſupériorité maſculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon

fexe une fois en ma vie, comme fi jamais une femme devoit ceffer d'en être? Te fouvient-il qu'en lifant ta République de Platon nous avons autrefois difputé fur ce point de la différence morale des fexes? Je perfifte dans l'avis dont j'étois alors, & ne faurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres fi différens. L'attaque & la défenfe, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne font point des conventions, comme le penfent tes philofophes, mais des inftitutions naturelles dont il eft facile de rendre raifon, & dont fe déduifent aifément toutes les autres diftinctions morales. D'ailleurs, la deftination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de fentir doivent être dirigées de chaque côté felon fes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conftitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués femblent n'avoir aucun rapport néceffaire au fexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intentention de l'ouvrier dans les modifications de l'efprit. Une femme parfaite

& un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvemenr ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des

je crains d'en perdre enfin la raifon Laiffe-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laiffe-moi goûter ce nouvel enthoufiafme, plus fublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la paffion t'ôte-t-elle auffi le fens ? Moi ; je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une efpece plus pure, fi ce feu dévorant qui pénetre ma fubftance ne m'uniffoit à la tienne & ne me faifoit fentir qu'elles font la même. Non, perfonne au monde ne te connoit ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur feul te connoit, te fent, & fait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah ! quels hommages te feroient ravis, fi tu n'étois qu'adorée ! Ah ! fi tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il fe peut qu'une paffion telle que la mienne puiffe augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me fois préfente dans tous les tems, il y a quelques jours furtout que ton image plus belle que jamais me pourfuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me

J'aurai ſoin d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

---

## LETTRE XLVII.

### A JULIE.

AH! mauvaiſe! Eſt-ce là la circonſpection que tu m'avois promiſe? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voile tes attraits? Que de contraventions à tes engagemens! Premierement ta parure, car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Milord Edouard même. Ton regard

timide, & tes yeux baiſſés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprmable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence, Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs, & quoique l'on puiſſe

dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie!..... des conditions sortables..... les préjugés de ton pere..... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne, car il s'est trouvé des duo & il a falu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire? N'es-tu pas la pre-

de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti? Ah! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire ensorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le Ciel bénira cette entreprise, & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les supplications ni l'argent: Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

## LETTRE XLVIII.

### A JULIE.

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels ſons touchans? Quelle muſique? Quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs? Ne perds pas un moment; raſſemble avec ſoin tes opéra, tes cantates, te muſique françoiſe, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde pſalmodie, & d'avoir pris ſi long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les productions de cet art charmant? Je ſentois leur peu d'effet, & l'attri-

buois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légerement sur l'ame. L'impression des accords est purement méchanique & physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte té-

moignage de leur justesse & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant : Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mêlange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien sçu dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus melodieux mais plus bruyans, & ils sont si malheureux dans leurs pré-

bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendroit demain matin savoir ma derniere résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'osois avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante a vous servir.

*Fanchon Regard.*

---

# LETTRE XLI.

## RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chére enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est pardonnable. Je tâcherai de

moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient, & l'après dînée nous irons te voir, ma couſine & moi; car je ſais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine; mon pere eſt abſent; mais en attendant ſon retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

---

## LETTRE XLII.

### A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'inſtant: ce ſera toute ma réponſe. Ah

de lui, & je trouvai sur-tout un gra soulagement à ne sentir ni ces lourd cadences, ni ces pénibles efforts voix, ni cette contrainte que donn chez nous au musicien le perpétue combat du chant & de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent gueres moins l'auditeur qu l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression, qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du désespoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport; c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que sitôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives

ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure: ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est imposible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, *l'idolo amato?* Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses! Je te conjure premierement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'Inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je

l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même! Ah! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puisque ton regne est céleste, & que serviroit de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore?

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres sensibles.

---

## LETTRE XLIX.

### DE JULIE.

TU sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur-tout aujourd'hui, que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

la plus douloureuse. De plus, on auroit sçu que nous étions tous deux à la campagne; malgré nos précautions, peut-être eût-on sçu que nous y étions ensemble; du moins on l'auroit soupçonné, c'en étoit assez. L'indiscrete avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premierement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine; elle sait ton voyage & le sujet; c'est une raison de plus pour t'estimer; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance? La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, ensorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui

fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard, je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu sais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres! Tu as trop d'emportement

pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos secrets dans ton ame, tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse - moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est - il tems d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'étein-

dre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele.

---

## LETTRE L.

### DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions, avoient quelque-

fois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Eh Dieux ! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire ; c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir. Plutôt que de supporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, & perdre un amant

qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſez les ſentimens honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter & je ne ſerois pas ſi malheureuſe! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt aſſouvi de lui-même a recours aux monſtres de l'imagination & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe

fonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve, l'été suivant à Lausanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche

me ? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal à propos, & à prendre avec celle qui vous est chére un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plait à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous

## LETTRE XLVI.

### DE JULIE.

HÉ bien donc, mon ami, toujours le Chalet ? l'hiſtoire de ce Chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du Chalet ! Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une nôce où nous ſerons tous : cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtere a ſçu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zele aſſez ſuperflu ſur l'apologie de

## LETTRE LI.

### RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi? j'aurois offensé Julie? J'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maitresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours

sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intentention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite

indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai

défauts ? C'eſt à l'integre amitié que ces ſoins appartiennent, & là-deſſus ta diſciple Claire eſt cent fois plus ſavante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaiſent ſans me ſéduire, parce que je vois qu'ils ſont le langage de l'erreur & non de la fauſſeté, & que tu te trompes toi-même ; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illuſions de l'amour ſont aimables ! Ses flatteries ſont en un ſens des vérités : le jugement ſe tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelque battement de cœur, propoſer d'avoir demain deux philoſophes à ſouper. L'un eſt Milord Edouard, l'autre eſt un ſage dont la gravité s'eſt quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philoſophique un peu mieux qu'à ſon ordinaire.

écarte un instant le voile qui le couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altérée? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

déteste un forfait que j'ai

commis, puifque tu m'en accufes, mais auquel m'a volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiffoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir fi cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable ferment, dès aujourd'hi je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poifon, jamais cette liqueur funefte ne troublera mes fens; jamais elle ne fouillera mes lévres, & fon délire infenfé ne me rendra plus coupable à mon infçu. Si j'enfreins ce vœu folemnel; Amour, accable-moi du châtiment dont je ferai digne: puiffe à l'inftant l'image de ma Julie fortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au défefpoir.

Ne penfe pas que je veuille expier mon crime par une peine fi légere. C'eft une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que jai mérité. Je l'implore pour foulager mes regrets. Que l'amour offenfé fe venge & s'appaife; punis-moi fans me haïr, je fouffrirai fans murmure. Soit jufte & févere; il le faut, j'y confens; mais fi tu veux me laiffer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

## LETTRE LII.

### DE JULIE.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse ? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice ! Oh ! je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la Côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, & trois jours font au moins six repas. Or à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte,

miere source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complette & il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scenes, des cantates françoises, & nous verrons!

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie; ne me quitte point durant mon sommeil; mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les nôces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me

moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait.

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la colation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent

reprendra dans ſes repas l'uſage ſobre
vin tempéré par le criſtal des fontaine
& comme dit ton bon Plutarque,
calmant les ardeurs de Bacchus par
commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, c
étourdi de Regianino ne s'eſt-il pas m
dans la téte que j'y pourrois déjà cha
ter un air italien & même un duo av
lui ? Il vouloit que je le chantaſſ
toi pour mettre enſemble ſes de
liers ; mais il y a dans ce duo de ce
tains *ben mio* dangereux à dire ſous l
yeux d'une mere quand le cœur eſt d
la partie ; il vaut mieux renvoyer c
eſſai au premier concert qui ſe fera che
l'Inſéparable. J'attribue la facilité ave
laquelle j'ai pris le goût de cette muſ
que à celui que mon frere m'avoit donn
pour la poéſie italienne, & que j'ai
bien entretenu avec toi que je ſens aiſe
ment la cadence des vers, & qu'au dir
de Regianino, j'en prends aſſez bie
l'accent. Je commence chaque leço
par lire quelques octaves du Taſſe, o
quelque ſcene du Metaſtaſe : enſuite i
me fait dire & accompagner du récita
tif, & je crois continuer de parler ou d
lire, ce qui ſurement ne m'arrivoit pa
dans le récitatif françois. Après cela i

faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes ; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſez difficile. Enfin nous paſſons aux airs, & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas meme beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler, pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ſont des expreſſions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois ; le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine ; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un ſeul titre manque à tant de droits ?

tentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit ; enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles, & dèpuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de ſon tems, on les a toujours vus à la piſte de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre muſique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent ; s'ils ſavoient chanter des ſentimens, ils ne chanteroient pas de l'eſprit, mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus propre aux chanſons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux Opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant

# LETTRE LI.

## RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me faſſe glacer le ſang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce ſoit à moi qu'elle eſt adreſſée. Qui moi, moi? j'aurois offenſé Julie? J'aurois profané ſes attraits? Celle à qui chaque inſtant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me ſerois percé le cœur mille fois avant qu'un projet ſi barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & ſe proſterne ſous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie! ſi tu l'accuſes de manquer envers toi à ce reſpect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour ſa maitreſſe! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les diſcours déshonnêtes & n'entrai de mes jours

dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi ; que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh ! dis-moi, Julie, Ange du Ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non, il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité : dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport

indiſcret écarte un inſtant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y ſubſtitue-t-elle pas auſſi-tôt le ſien? Ce vêtement ſacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union ſi touchante & ſi tendre ne ſuffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours? Connoiſſons-nous au monde quelques plaiſirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu ſe détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible reſpect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'eſt point moi qui pus t'offenſer. Je n'en ai nul ſouvenir; & ſi j'euſſe été coupable un inſtant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un ſort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus miſérable.

J'abjure, je déteſte un forfait que j'ai

commis, puiſque tu m'en accuſes, mais auquel m'a volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable ſerment, dès aujourd'hi je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon, jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens; jamais elle ne ſouillera mes lévres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſçu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel; Amour, accable-moi du châtiment dont je ſerai digne: puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir.

Ne penſe pas que je veuille expier mon crime par une peine ſi légere. C'eſt une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Soit juſte & ſévere; il le faut, j'y conſens; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres ſenſibles.

---

## LETTRE XLIX.

### DE JULIE.

TU ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui, que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

& six par honte, & six par
& six par obstination. Que
peuvent prolonger des privat
bles dont l'amour seul auroit l
Daigneroit-il se faire honneur
peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaises plai
que tu ne m'as tenus de mauvais
il est tems d'enrayer. Tu es gr
turellement ; je me suis apperçu
long badinage t'échauffe, com
longue promenade échauffe un h
replet ; mais je tire à peu près de
vengeance qu'Henri IV tira du D
Mayenne, & ta Souveraine veut i
la clémence du meilleur des Rois.
bien je craindrois qu'à force de re
& d'excuses tu ne te fisses à la fi
mérite d'une faute si bien réparée
je veux me hâter de l'oublier, de p
que si j'attendois trop long-tems ce
fût plus générosité, mais ingratitu

A l'égard de ta résolution de reno
cer au vin pour toujours, elle n'a p
autant d'éclat à mes yeux que tu pou
rois croire ; les passions vives ne songen
gueres à ces petits sacrifices, & l'amou
ne se repait point de galanterie. D'ail
leurs, il y a quelquefois plus d'adresse
que de courage à tirer avantage pour le

moment préſent d'un avenir incertain, & à ſe payer d'avance d'une abſtinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flatte les ſens l'abus eſt-il donc inſéparable de la jouiſſance? l'ivreſſe eſt-elle néceſſairement attachée au goût du vin, & la philoſophie ſeroit-elle aſſez vaine ou aſſez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'uſer modérément des choſes qui plaiſent, que de s'en priver tout-à-fait.

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaiſir innocent, & riſques ta ſanté en changeant de maniere de vivre : ſi tu l'enfreins, l'amour eſt doublement offenſé & ton honneur même en ſouffre. J'uſe donc en cette occaſion de mes droits, & non-ſeulement je te releve d'un vœu nul, comme fait ſans mon congé, mais je te défends même de l'obſerver au-delà du terme que je vais te preſcrire. Mardi nous aurons ici la muſique de Milord Edouard. A la colation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaiſant. Je veux qu'elle ſoit bue en ma préſence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Enſuite mon pénitent

reprendra dans ſes repas l'uſage ſobre du vin tempéré par le criſtal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'eſt-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantaſ[illegible] toi pour mettre enſemble ſes d[illegible]liers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere quand le cœur eſt de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'Inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poéſie italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene du Metaſtaſe : enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſurement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après çela il

dre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Confidere cette fituation, mon ami, & vois fi tu peux te fier à mon zele.

---

# LETTRE L.

## DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la caufe de la triftefle que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averfion pour les éclairciffemens, je vous dois celui-ci, puifque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne fais fi vous vous fouvenez des étranges difcours que vous me tîntes hier au foir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais affez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureufement j'en fuis trop indignée pour pouvoir les oublier aifément. De pareilles expreffions j avoient quelque-

fois frappé mon oreille en paſſant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme ; je ſuis très-ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh Dieux! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi ſes plaiſirs! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire; c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir. Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant.

qui sachant si mal honorer sa maîtresse mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui chérissez les sentimens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe

main. Le lieu où l'on mange eſt loin de l'eſcalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du ſouper toute la maiſon eſt déſerte hors la cuiſine & la ſalle à manger. Enfin la nuit dans cette ſaiſon eſt déjà obſcure à la même heure, ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cet après midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : que ſi je ne le puis je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge pourtant que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort; que l'abord eſt ſujet à mille hazards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes

me ? Comment ne fouilleroit-elle pas cette image de perfection fous laquelle on fe plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne fauroient loger enfemble, & ne peuvent pas même fe compenfer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut fuppléer fitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous feriez affez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réfoudre à l'employer fi mal à propos ; & à prendre avec celle qui vous eft chére un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand eft-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eft cette volupté barbare qui fe plait à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être refpectée ; mais fi je l'oubliois jamais, eft-ce à vous de me le rappeller ? Eft-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce feroit à lui plutôt à m'en confoler. Tout le monde a droit de me méprifer hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs verfés fur ma foibleffe méritoient que vous

avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

---

## LETTRE LIV.

### A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroit en entrant dans cet asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi,

toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mulles si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteresse!.... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté!... la baleine a cédé à la force de l'impression....: empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!.... Dieux! Dieux! que sera-ce quand...... Ah! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te sens par-tout, je te respire avec l'air que tu

as respiré ; tu pénetres toute ma subs-tance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens ! vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment, la mort me seroit horrible ! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles !... on ouvre !.... on entre !..... c'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable !



## LETTRE LV.

### A JULIE.

O MOURONS, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abusoient mon ame grossiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine ! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le

plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore ; & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres, durant lesquels tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité sais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentois auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entiere que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur &

redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure, hélas! trop courte dont une légere empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens! Quelle volupté pure, continue, universelle! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame ; il n'en sortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible! C'est la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve ; c'est de toutes les heures de ma vie, celle qui m'est la plus chére, & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (1) Julie, dis-moi donc

---

(1) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée? examinez votre amant sortant de vos bras. O amour! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.

si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chére que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes especes ; sans s'affoiblir ils se sont multipliés ; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse ! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même ; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profon-

dément pénétrée ; on le voit, on le ſent ; c'eſt lui qui anime tes graces, qui regne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans ; c'eſt lui, qui par ta ſeule préſence communique aux autres cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même ! je veux jouir, & tu veux aimer ; j'ai des tranſports & toi de la paſſion ; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleſte ; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule es propre à le ſentir. Ah ! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites !

# LETTRE LVI.

## DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chére coufine, à te dor un avis qui t'importe. Hier au foir ami eut avec Milord Edouard un mêlé qui peut devenir férieux. Voic que m'en a dit M. d'Orbe qui é préfent, & qui, inquiet des fuite cette affaire eft venu ce matin n rendre compte.

Ils avoient tous deux foupé c Milord, & après une heure ou d de mufique ils fe mirent à caufe boire du punch. Ton ami n'en qu'un feul verre mêlé d'eau; les d autres ne furent pas fi fobres, & q que M. d'Orbe ne convienne pas s'être enivré, je me réferve à lu dire mon avis dans un autre tems. converfation tomba naturellement ton compte; car tu n'ignores pas Milord n'aime à parler que de toi. ' ami, à qui ces confidences déplaif les reçut avec fi peu d'aménité, qu fin Edouard échauffé de punch & pi

de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix; *sitôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de

mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chére, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déjà, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chére enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci sçut des premiers ce discours, il courut chez cet homme &

trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même ; mais elle l'oſe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſurement tomber : car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard,

car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

---

## LETTRE LVII.

### DE JULIE.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne

consulte pas son habileté mais son courage, & que la bonne maniere de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit? Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout à l'heure: en attendant, vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce, & moi dont la famille est pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé: c'est le même cas d'un combat imprévu, où

l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion? Vous aggravez ſon outrage; vous prouvez qu'il avoit raiſon; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle? Penſez-vous que prendre ma cauſe avec tant d'ardeur ſoit une grande preuve qu'il n'y a point de liaiſon entre nous, & qu'il ſuffiſe de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez ſûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'eſt vous ſeul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma répu-

tation mi mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raiſons trop ſolides pour que vous ayez rien, qui le puiſſe être, à y repliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raiſon par l'uſage; vous me direz qu'il eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe déshonorer.. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que vous me fîtes autrefois dans une occaſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queſtion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle priſe peut avoir une vaine opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines ſont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur? Les

injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un fripon ; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſitôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée, & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai ? Ainſi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat ; une ſalle d'armes eſt le ſiége de toute juſtice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé ? Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes ſi

j'exagere leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occaſion où vous mentiez en effet. Penſez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez - vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'arbitre des combats ; viens ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge ? Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de

la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton ? D'autres tems, d'autres mœurs, je le ſais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non ; cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre ? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire ? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer

par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité, par-tout où la probité regne son supplément n'est-il pas inutile, & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur

affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient: Ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous

vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! ſi le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout ce appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort ? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave ;

*Ma verace valor, ben che negletto,*
*E di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro* (*a*).

(*a*) Mais la véritable valeur n'a pas beſoin du [illegible] [illegible]oire d'elle-même

Celui qui feint d'envifager la mort fans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'eft la grande loi des êtres fenfibles, fans laquelle toute efpece mortelle feroit bientôt détruite. Cette crainte eft un fimple mouvement de la nature, non-feulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteufe & blâmable, c'eft qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obftacle à la vertu, elle cefferoit d'être un vice. Quiconque eft plus attaché à fa vie qu'à fon devoir ne fauroit être folidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raifon, quelle efpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il feroit vrai qu'on fe fait méprifer en refufant de fe battre, quel mépris eft le plus à craindre, celui des autres en faifant bien, ou le fien propre en faifant mal ? Croyez-moi, celui qui s'eftime véritablement lui-même eft peu fenfible à l'injufte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hom-

de cette séchereffe, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix; *sitôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de

mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chére, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déjà, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chére enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci sçut des premiers ce discours, il courut chez cet homme &

trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus ? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même ; mais elle l'oſe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſurement tomber : car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard,

modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur

honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins

d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité, c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes : que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de mal-honnê-

ces gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejettant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si

être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous-y rendre, je n'ai plus rien à vous dire; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jusques-là.

## LETTRE LVIII.

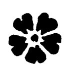
### DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'est point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris: puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête

homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé ; il est maître de mon cœur & de ma personne ; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je sais que sa valeur même le perdra, je sais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconsidéré ; j'ai fait parler la raison. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en sentois l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous

aurez de percer le ſein de votre ami: mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon déſeſpoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur; ſoyez témoin d'un ferment qui ne ſera point vain; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils, quand je ne ferai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs.



# LETTRE LIX.

## DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreſſement; il m'a paru ému en la liſant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut ſe départir: vous avez vu ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci; il faut qu'elle ſoit vuidée régulierement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous ſaurez alors ma réſolution.* Je lui ai repréſenté que l'affaire s'étant paſſée entre nous, il ſeroit mieux

qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être ſon bizarre deſſein ; quoiqu'il en ſoit j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

---

## LETTRE LX.

### A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chére Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. 'avois beau ne la pouvoir réfuter ;

vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! ſi le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout ce appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave;

*Ma verace valor, ben che negletto,*
*E di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro (a).*

(a) Mais la véritable valeur n'a pas beſoin du témoignage d'autrui & tire ſa gloire d'elle-même

prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscretement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. " Je viens,
„ Monsieur, rétracter hautement les
„ discours injurieux que l'ivresse m'a
„ fait tenir en votre présence : leur
„ injustice les rend plus offensans pour
„ moi que pour vous, & je m'en dois
„ l'authentique désaveu. Je me sou-
„ mets à toute la punition que vous
„ voudrez m'imposer, & je ne croirai
„ mon honneur rétabli que quand ma
„ faute sera réparée. A quelque prix
„ que ce soit, accordez-moi le pardon
„ que je vous demande, & me rendez
„ votre amitié „. Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je sais

bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit ; *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en sait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi ; heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux.... que dites-vous, Milord ? ai-je interrompu ; perdez-vous le sens ? Non, m'a-t-il dit en souriant, mais peu s'en est falu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être,

modération ſi pénible à un homme ordinaire ? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable. Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres ſont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profeſſion qui vendent leur ſang à prix d'argent ; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſavent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tous ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet

honneur

troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au-dessus des passions: pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'hif-

d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité, c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes : que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de mal-honnê-

tes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils nont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejettant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si

courage ; qu'il la faloit complete ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilit sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous : car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin

que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaieté de cœur n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles ; ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état ? Réponds, veux-tu leur devenir ſemblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutiſſement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point-d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-

être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous-y rendre, je n'ai plus rien à vous dire; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jusques-là.

---

## LETTRE LVIII.

### DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'est point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris: puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête

que tu me preſcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquilliſée, chaſſe je t'en conjure, les idées funeſtes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe anx ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh ſi bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré.... eſpoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuſer encore ? . . . . ô deſirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le Ciel diſpoſe du reſte.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive reſter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie beſoin de la relire.

# LETTRE LXI.

## DE JULIE.

AMENE demain Milord Edouard que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eût-il de grandes vertus.

Mille angoisses de toute espece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur est en sureté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de



te voir long-tems. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me ſemble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il faloit dire ; aimons-nous pour vivre.

---

## LETTRE LXII.

### DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable couſine, ne remplir envers toi que les plus triſtes devoirs de l'amitié ? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe,

qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être ſon bizarre deſſein ; quoiqu'il en ſoit j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

## LETTRE LX.

### A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chére Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. 'avois beau ne la pouvoir réfuter ;

l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſai-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la reliſois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a

& je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (1). On voit, je l'avoue, beaucoup

(1) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilege de n'être pas pendu.

coup de mal-honnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son pere les a porté gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus de l'humanité ? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ?

si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrit jamais à d'autre homme ( 1 ) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir

---

( 1 ) Il en faut, je pense, excepter son pere.

cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince ; mais ſes amis, ni les tyrans du peuple ; mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation ; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons, Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans

la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette conversation ne faisoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Edouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit

point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vit si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vint du tout, si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il etoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainsi que Milord Edouard. C'est, ma chére, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puisse rester

courage ; qu'il la faloit complete ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous : car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

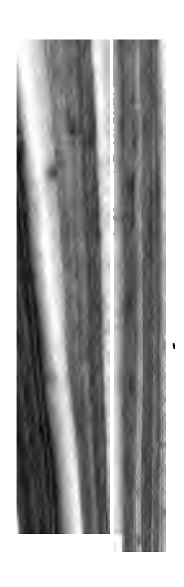
Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin

amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela, tandis qu'il en eſt tems encore mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſpérées; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

## LETTRE LXIII.

### DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chére, eſt arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le viſage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais



ment, mais en général,
famille qui appellent i
chez elles de jeunes gen
ſans nom, dont le comn
que honte & déshonneu
les écoutent. Enſuite vo
ne ſuffiſoit pas pour arra
réponſe d'une femme inti
ſans ménagement en ex
s'étoit paſſé dans notre m
qu'on y avoit introduit
bel-eſprit, un diſeur d
propre à corrompre une
lui donner aucune bonn
Ma mere, qui vit qu'
peu de choſe à ſe taire,
mot de corruption, & lu
qu'il trouvoit dans la con
la réputation de l'honn
dont il parloit, qui pût

n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens ſortables, Madame, reprit-il en colere, qui puiſſent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offenſé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offenſent point. Apprenez, dit-il, que c'eſt offenſer l'honneur d'une maiſon que d'oſer en ſolliciter l'alliance ſans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offenſe, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'eſtime. D'ailleurs, je ne ſache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de ſemblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore ſi je n'y mets ordre ; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

Alors commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne couſine eût voulu être à cent pieds ſous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abuſée des meres faiſant l'éloge de ſa coupable fille, & la louant, hélas, de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere

nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bienfait, robuste, adroit ; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné, l'ame saine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon

tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie: pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul; & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jettée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empresse-

ment, & m'ayant assise sur une chaise, ils rechercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légere contusion au front, & ne saignois que du nez. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chére, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre; & mon pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me bassinoit le visage. Hélas! cette pauvre maman! Déjà languissante & valétudinaire, elle se feroit bien

passée d'une pareille scene, & n'avoit gueres moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce silence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il faloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de tems en tems ses bras se

presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-tems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser ; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere ; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au

lit un peu tard, mon pere eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée ; il s'eſt aſſis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma ſanté ; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa chére fille, & me temoignant du regret de ſon emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier & m'a ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer ; mais quand je n'aurois perſonne en vue, & qu'il auroit toutes

les guinées de l'Angleterre, soyez s
que je n'accepterois jamais un tel g
dre. Je vous défends de le voir &
lui parler de votre vie, & cela, a
tant pour la sureté de la sienne qu
pour votre honneur. Quoique je m
sois toujours senti peu d'inclinatio
pour lui, je le hais sur-tout à présent
pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est sorti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah! ma cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens augmenter le sentiment de

point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vît si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il etoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainsi que Milord Edouard. C'est, ma chére, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puisse rester

force pas à me percer le cœur de propre main.

O mon ange ! ma protectric quel horrible emploi je te laisse! . ras-tu le courage de l'exercer ? faur tu bien en adoucir la barbarie ? H las ! ce n'est pas mon cœur seul qu faut déchirer. Claire, tu le sais, t le sais, comment je suis aimé ! Je n'a pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commisération de l'amour ; console un infortuné ! Dis lui cent fois........ Ah ! dis lui......, Ne crois-tu pas, chére amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cétte idée ; il m'est impossibe de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que

nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpere ; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour : car je le ſens, ma couſine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas longtems ſéparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal, que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même...... je crains...... ah ! ma chére ! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi ; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même tems.



vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiſcretement chez elles de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimidée, il cita ſans ménagement en exemple ce qui s'étoit paſſé dans notre maiſon, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-eſprit, un diſeur de riens, plus propre à corrompre une fille ſage qu'à lui donner aucune bonne inſtruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de choſe à ſe taire, l'arrêta ſur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête-homme dont il parloit, qui pût autoriſer de pareils ſoupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'eſprit & le mérite fuſſent des titres d'excluſion dans la ſociété. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maiſon ſi les talens & les mœurs

n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens ſortables, Madame, reprit-il en colere, qui puiſſent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offenſé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offenſent point. Apprenez, dit-il, que c'eſt offenſer l'honneur d'une maiſon que d'oſer en ſolliciter l'alliance ſans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offenſe, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'eſtime. D'ailleurs, je ne ſache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de ſemblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore ſi je n'y mets ordre ; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

Alors commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne couſine eût voulu être à cent pieds ſous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abuſée des meres faiſant l'éloge de ſa coupable fille, & la louant, hélas, de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere

# LETTRE LXIV.

## DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin [illegible] hier avec vous. [illegible] que tout s'achemine [illegible] d'appeller votre [illegible] savez, d'y [illegible] estime & [illegible]. & tout [illegible] de se[illegible] a vo[illegible] pas ; je [illegible] & [illegible] montre, [illegible] la [illegible] de [illegible] moi [illegible] que [illegible]. vous [illegible] rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas asse[illegible] plus, & je m'attache telle[illegible]

tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul ; & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jettée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empresse-

ment, & m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légere contuſion au front, & ne ſaignois que du nez. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careſſes, la dignité paternelle ne ſouffroit pas un changement ſi bruſque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuſes, & je voyois ſi bien, aux regards qu'il jettoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreſſée. Non, ma chére, il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un pere ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

Il étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre; & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon déſordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas! cette pauvre maman! Déjà languiſſante & valétudinaire, elle ſe ſeroit bien

paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit gueres moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſouper, l'air ſe trouva ſi froid que ma mere fit faire du feu dans ſa chambre. Elle s'aſſit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaiſe pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui ſans rien dire, il m'aſſit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit ſi promptement, & par une ſorte de mouvement ſi involontaire, qu'il en eut une eſpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il faloit me tenir embraſſée dans cette gênante attitude. Tout cela ſe faiſoit en ſilence; mais je ſentois de tems en tems ſes bras ſe

presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-tems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser ; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere ; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au

au continuel danger du féjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à fon infu les préparatifs convenables ; mais Milord regardant cette affaire comme la fienne, voulut en prendre le foin. Il me promit que fa chaife feroit prête ce matin à onze heures ; ajoutant qu'il l'accompagneroit auffi loin qu'il feroit néceffaire, & propofa de l'emmener d'abord fous un autre prétexte pour le déterminer plus à loifir. Cet expédient ne me parut pas affez franc pour nous & pour notre ami ; & je ne voulus pas, non plus, l'expofer loin de nous au premier effet d'un défefpoir qui pouvoit plus aifément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raifon, la propofition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir fon confentement. Je prévoyois que cette négociation feroit délicate ; & je n'en voulus charger que moi feule ; car je connois plus furement les endroits fenfibles de fon cœur, & je fais qu'il regne toujours entre hommes une féchereffe qu'une femme fait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les foins de Milord ne nous feroient pas inutiles pour préparer les chofes. Je vis tout

l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée, & sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, & que le sage se portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car, quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere, je

ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis cruelle! dis-le moi ſi tu l'oſes, le tems de l'amour ſeroit-il paſſé & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me

force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laisse ! Auras-tu le courage de l'exercer ? sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le sais, tu le sais, comment je suis aimé ! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commisération de l'amour ; console un infortuné ! Dis lui cent fois........ Ah ! dis lui...... Ne crois-tu pas, chére amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossibe de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que

nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc seulement qu'il espere ; & que si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour : car je le sens, ma cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas longtems séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, & je m'y suis trouvée si mal, que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même...... je crains...... ah ! ma chére ! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même tems.



## LETTRE LXIV.

### DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espére, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chére que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout

ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir; & que notre contentement a mauvaise grace tandis que nos amis sont au désespoir! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent; voici l'instant, peut-être, de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la derniere fois. Cependant votre ami ne sait rien de son infortune: Dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas! c'est de

ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins, car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'eſpere beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger que courent ſa vie & ſon honneur ſont des motifs auxquels il ne réſiſtera pas. Quoiqu'il en ſoit, je vous déclare qu'il ne ſera point queſtion de nôce entre nous, que Julie ne ſoit

tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroferont le nœud qui doit nous unir. Ainfi, Monfieur, s'il eft vrai que vous m'aimez, votre intérêt s'accorde en cette occafion avec votre générofité; & ce n'eft pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne foit auffi la vôtre.

## LETTRE LXV.

### DE CLAIRE A JULIE.

TOUT eft fait; & malgré fes imprudences, ma Julie eft en fureté. Les fecrets de ton cœur font enfevelis dans l'ombre du myftere; tu es encore au fein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouiffant d'une réputation fans tache, & d'une eftime univerfelle. Confidere en frémiffant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faifant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des fentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réfervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton trifte cœur le détail de ce départ fi cruel & fi néceffaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchife qui nous eft commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi ! Lis donc, chére & déplorable amie ; lis, puifqu'il le faut ; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mefures que j'avois prifes & dont je te rendis compte hier ont été fuivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous favions de fon héroïque générofité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enfuite, je leur expofai les puiffantes raifons que nous avions d'éloigner promptement fon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réfoudre. Milord fentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit fon zele inconfidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de faifir un moment de confentement pour prévenir de nouvelles irréfolutions, & l'arracher

au

au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures; ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami; & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus surement les endroits sensibles de son cœur, & je sais qu'il regne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout

l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée, & sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, & que le sage se portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu: car, quoiqu'au fond, je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere, je

suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin, & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux ; mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonnade, & comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point.

Ne trouves-tu pas, ma chére, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

-- J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit sçu que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus

ces détails, je lui ai dit aussi-tôt que je l'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ces précautions n'ont servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, mélancolique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une toute contraire; & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit,

connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir: je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui

ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son coeur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son coeur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien

il ne lui eſt plus permis de vous voir, ou ſi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de ſa perte & de ſon opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eſt-il étonnant que ſa ſanté ſuccombe à ſes peines? Vous êtes inquiet de ſa vie : ſachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit ſans m'interrompre ; mais ſitôt qu'il a compris de quoi il s'agiſſoit, j'ai vu diſparoître ce geſte animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile ſombre de triſteſſe & de conſternation a couvert ſon viſage; ſon œil morne & ſa contenance effacée annonçoient l'abattement de ſon cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas aſſez vécu ? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ſes jours dépendent des vôtres ? Il ne faloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces,

derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : Ah! qu'elle vive! qu'elle soit heureuse .... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux .... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas! vos adieux sont faits, & vous êtes déjà séparés! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sureté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : mais je la verrai, quoiqu'il arrive; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer

la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux

s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir ; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les sait dire, *nous ne vivrons pas long-tems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous ne vivrons pas long-tems séparés ; le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avoit été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit

en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il falût à cela ni préparatif, ni mystere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transports; mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson (1),

(1) Je suis un peu en peine de savoir com-

reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent.... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle ? Si je refuse que me fera-t-elle de pis ?.... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit ; elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour

---

ment cet amant anonyme, qu'il sera dit ci-après [illegible] sçavoir pas encore son âge, a pu vendre une maison n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités que je n'en parlerai plus ; il suffit d'en [illegible] averti.

jamais me féparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ferrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore befoin d'un tuteur, & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; & pour en difpofer à propos dans le commerce que nous allons avoir enfemble, je veux être inftruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainfi fes idées funeftes par celle d'une correfpondance familiere continuée entre nous, & cette ame fimple qui ne cherche pour ainfi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aifément le change. Nous nous fommes enfuite ajuftés pour les adreffes de lettres, & comme ces mefures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jufqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait figne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiffoit : il a inftamment demandé à t'écrire, mais je me fuis gar-

dée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien; je n'ai plus sçu ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le pailler pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jetter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instans de-là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Edouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

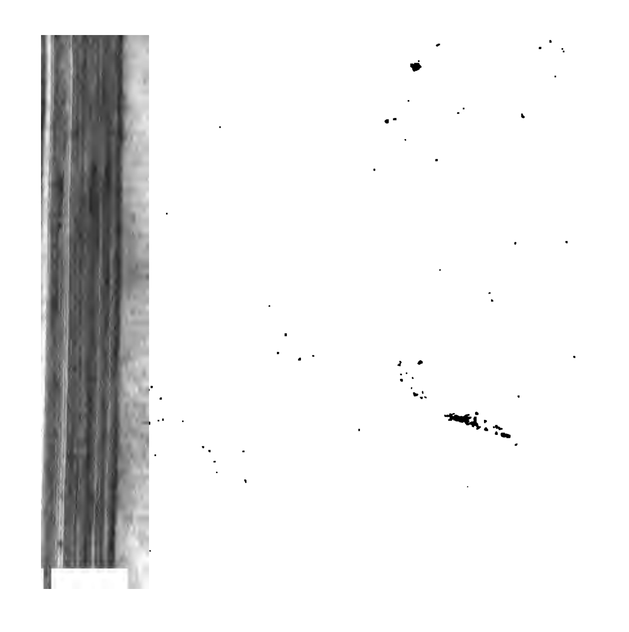
*Fin de la premiere Partie & du Tome premier.*

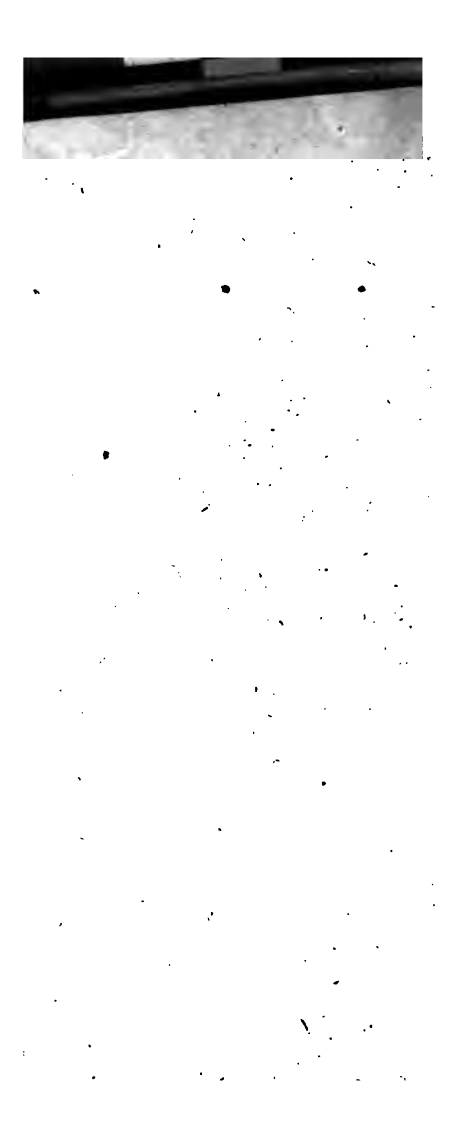
# TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

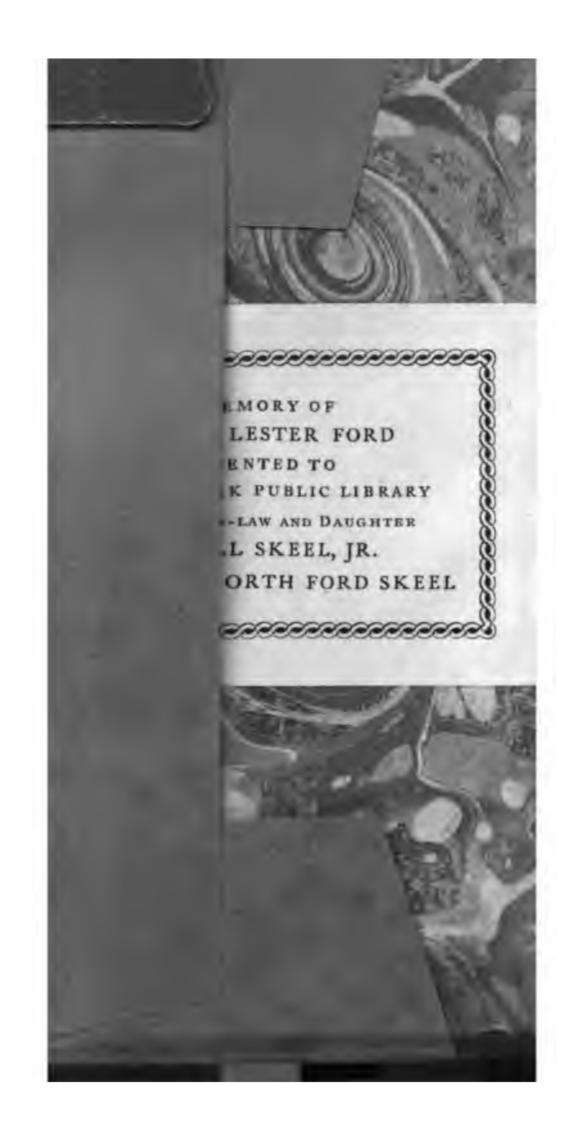
Fin de la Table du Tome I.











MORY OF
LESTER FORD
ENTED TO
K PUBLIC LIBRARY
-LAW AND DAUGHTER
L SKEEL, JR.
ORTH FORD SKEEL